

## LA MISSION ETHNOGRAPHIQUE ET LINGUISTIQUE DAKAR-DJIBOUTI (1931-1933) et le fantôme de l'Afrique.

Nicolas Sánchez Durá  
Hasan G. López Sanz\*

La *Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti*, dirigée par l'ethnologue Marcel Griaule (qui aura la première chaire d'ethnologie de la Sorbonne)<sup>1</sup> a été la première grande expédition ethnologique française placée sous les auspices de la République et les institutions scientifiques de l'époque.<sup>2</sup> Arrivée à Dakar le 31 mai 1931 en provenance de Bordeaux, où ils avaient embarqué avec tout le matériel à bord du *Saint-Firmin* le 19 du même mois, l'expédition traversa en vingt et un mois le continent africain dans sa partie la plus large, de l'Atlantique à la mer Rouge, en longeant la limite inférieure du Sahara. Le voyage vers Dakar dura plus de dix jours et les membres de la mission pendant le trajet en mer purent passer son temps à pratiquer les rudiments de la recherche ethnographique qu'ils aillaient entreprendre. Marcel Griaule faisait des photos qu'il développait lui-même dans un laboratoire improvisé, tandis que Mouchet et Leiris réalisaient leurs premières recherches linguistiques avec un groupe d'hommes de l'ethnie kru à bord du navire qui les rapatriait après avoir travaillé comme mécaniciens dans un cargo français. En plus, lors de son escale le 26 mai à Ténériffe, la mission fit quelques quêtes sur les Guanches, première population de l'île.<sup>3</sup>

Tout à long de son parcours, la mission réalisa des 'recherches approfondies' dans la falaise de Bandiagara (à Sanga, Mali) chez les Dogons et à Gondar, Éthiopie. Elle recueillit près de 3.600 objets, 300 manuscrits et amulettes d'Éthiopie, elle réalisa environ 6.000 photographies et des études en ethnomusicologie (200 enregistrements sonores), linguistiques, zoologiques (comprenant l'ap-

port de divers animaux vivants pour le Musée National d'Histoire Naturelle), botaniques et ethnographiques.<sup>4</sup> Parvenus à Djibouti, après avoir parcouru près de vingt mille kilomètres, les chercheurs embarquèrent pour le retour le 7 février et accostèrent à Marseille le 16 du même mois.

La «Dakar-Djibouti» synthétise de façon spéciale et significative de nombreuses caractéristiques de l'époque. Une époque d'un monde périmé, mais pas pour autant dépourvu d'instruction. On ne peut pas comprendre l'Afrique contemporaine si l'on ne tient pas compte de la colonisation avec les transformations matérielles et sociales qu'elle a apportées, mais aussi des discours qu'elle a développés. Il est certain qu'il n'y a pas seulement le fait colonial pour expliquer la complexité de la réalité africaine d'aujourd'hui, mais il n'en est pas moins certain que l'imaginaire et le comportement des européens à l'égard du continent noir sont restés profondément marqués par cette période. Les peuples africains n'ont pas seulement souffert de l'exploitation économique et des bouleversements politiques et démographiques de long terme, mais aussi leur futur a été marqué par les discours savants liés au pouvoir colonial. Ces discours ont produit des mécanismes complexes et contradictoires d'identification et d'ethnification qui ont même perduré de plusieurs manières jusqu'à présent. Dans ce sens, parmi les discours scientifiques que l'Europe coloniale généra, l'ethnologie fut sans doute le plus significatif au sein des sciences humaines.

La France ne fut pas la seule à dominer l'Afrique coloniale, mais aussi d'autres puissances européennes telles que l'Angleterre,

\* / Professores, Titular et Asociado, du Departament de Metafísica i Teoria del Coneixement de l'Universitat de València-JVEG.

1 / Pour les différents membres de l'expédition, voir l'article de Jean Jamin publié dans ce livre, «De Dakar à Djibouti, ou le cercueil de Queequeg».

2 / Elle fut financée par trois ministères et vingt et un organismes officiels ou académiques avec aussi la participation de la Fondation Rockefeller, celle de plusieurs particuliers et celle de nombreuses entreprises industrielles ou commerciales. Cf. note 42.

3 / Michel Leiris a fait dans son journal une description de l'Espagne républicaine «Çà et là flotte un drapeau républicain. Une rue, dont j'ignore l'ancien nom, a été rebaptisée par suppression, sur la plaque de pierre indicatrice, de la quatrième et de la dernière lettre. Elle s'appelle maintenant: LENIN. Sur un bâtiment public, on voit que la couronne royale

emblématique a été brisée». Leiris, M., *El Africa Fantasmal*, Pretextos, Valencia, 2007, pp. 27-28.

4 / Voir, Paul Rivet y Georges-Henri Rivière, «La Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti», *Minotaure* n° 2 (numéro spécial). A. Skira, Paris, 1933. Tous ces objets et documents se trouvent aujourd'hui déposés dans les institutions françaises suivantes: Musée du Quai Branly, Musée

la Belgique, le Portugal, l'Allemagne d'avant le Traité de Versailles, l'Italie et même l'Espagne. Mais il est toujours impressionnant, avec l'ampleur qu'elle a prise, d'observer sur les cartes l'immensité de ce qu'on appelait alors l'Afrique Occidentale Française (l'A.O.F.), l'Afrique Équatoriale Française (A.E.F) et le reste de ses domaines sur le continent (Colonies ou protectorats): la Mauritanie, le Sénégal, la Guinée Conakry, le Soudan français (actuel Mali), la Haute Volta (devenue le Burkina Faso depuis son indépendance), la Côte d'Ivoire, le Togo, le Dahomey (devenu le Bénin depuis l'indépendance), le Niger (A.O.F), le Tchad, le Cameroun, le Gabon, le Congo Brazzaville, l'Oubangui Chari (République Centrafricaine depuis son indépendance), (A.E.F.). De plus, il faudrait ajouter une bonne partie du Maroc actuel, de l'Algérie, de la Tunisie, de la Côte Française des Somalies (Djibouti), Madagascar, les Comores et la Réunion. Le recensement de 1936 établit que l'A.O.F comptait 14.488.828 habitants, l'A.E.F. 3.000.000, l'Algérie 5.500.000, le Maroc 4.500.000, la Tunisie 1.900.000 et Madagascar 3.500.000 habitants,<sup>5</sup> quoi que les chiffres n'étaient pas précises, étant donné le peu de moyens ainsi que la difficulté des contacts avec des populations inégalement réparties sur le territoire, en ce qui concerne la densité. La Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti parcourut une grande partie de l'Afrique Occidentale et Équatoriale françaises en suivant un itinéraire qui traversait l'actuel Sénégal, le Mali, le Burkina, le Niger, le Bénin, le Nigeria, le Tchad, le Cameroun, la République Centrafricaine, la frontière septentrionale de la République du Congo, le Soudan, l'Éthiopie,

l'Érythrée et la République de Djibouti qu'elle atteignit vers mi-janvier 1933. Pendant ce parcours, selon la carte politique de l'époque, l'expédition conduite par Griaule traversa dix pays dominés par la France. Seul le Nigeria (possession anglaise), la République du Congo (belge à l'époque), le Soudan (sous condominium anglo-égyptien), l'Éthiopie (toujours indépendante) et l'Érythrée italienne ne l'étaient pas.

L'empreinte coloniale de la Mission Dakar-Djibouti est inscrite dans son projet même depuis sa conception et jusqu'à sa justification devant les milieux académiques et la République. Cela apparaît de façon explicite dans les documents en apparence tout à fait scientifiques tel que les *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*<sup>6</sup> ou dans la conférence «Buts et méthode de la prochaine mission Dakar-Djibouti» (discours prononcé par Griaule au Musée d'Ethnographie du Trocadéro le soir de l'inauguration de l'exposition qui présentait l'intendance de l'expédition et les dons en espèces de certains de ses mécènes privés).<sup>7</sup> Cependant, cette marque est aussi significative dans des documents nettement politiques, comme le projet de loi présenté à l'Assemblée Nationale et approuvé le 14 mai 1931, où l'on accordait à l'expédition une subvention de 700.000 francs.

Les *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques* ont été publiées avec les fonds réunis lors du grand gala de boxe organisé au *Cirque d'Hiver* de Paris par Paris-Ring le 15 avril 1931. Dans ce combat, le champion du monde des poids coq, le panaméen Al Brown, s'est battue avec le champion français des poids plume Roger

Simendé. Bien qu'anonyme, cet opuscule fut rédigé par Marcel Griaule et Michel Leiris à partir des cours donnés à l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris. Son édition littéraire fut prise en charge par le «Musée d'Ethnographie (Musée National d'Histoire Naturelle) et la Mission Dakar-Djibouti». L'objectif de la brochure était d'instruire les colons et les administrateurs des colonies pour normaliser et soumettre à un canon standard –selon un système de fiches, de classifications, avec entrées et catégories– ce qui était pratiqué habituellement comme une collecte hasardeuse d'objets indigènes rares (d'un point de vue exotiste), considérés documents ethnographiques selon les ethnologues. Prélevés, stockés et vendus sans qu'on y associe la moindre information (lieu, data, ethnie, nom, usage etc.) les objets perdaient en effet leur valeur informative et documentaire. La question n'était pas d'interdire ou de poursuivre une pratique qu'on pourrait nommer «collectionnisme sauvage» mais bien plutôt –selon les termes de la conférence «Buts et méthode...»... «en ce qui concerne les colonies françaises où nous avons la chance de pouvoir nous mettre en rapport avec un personnel d'élite que de tels hommes nous prolongent en quelque sorte et continuent notre effort». S'appuyant sur la structure patronale et administrative de la colonie, le but était de «créer des centres d'études, des sites d'information», et puis «il convient de le dire, les coloniaux ont fait sur les peuples et sur les contrées, au milieu desquels ils vivent, des études dont l'intérêt est capital pour l'histoire de l'humanité et pour la solution des problèmes de la colonisation». Tel était la fonction des *Instructions som-*

National d'Histoire Naturelle, Fonds Marcel-Griaule, Bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, Université Paris Ouest Nanterre La Défense et Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. 5 / Hardy, Georges, *L'Afrique Occidentale Française*, librairie Renouard, H. Laurens éditeur, Paris, 1937, pp. 47-48.

6 / *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*, Musée d'Ethnographie (Muséum d'Histoire

Naturelle) et Mission scientifique Dakar-Djibouti, Paris, Palais du Trocadéro, 1931.

7 / Le lecteur pourra trouver cette conférence (jusqu'à aujourd'hui inédite) traduite dans ce livre. Sa publication a été possible grâce à sa fille, l'ethnologue Geneviève Calame-Griaule.

maires... être un manuel d'instruction en vue de la création de tels centres d'étude ou points d'information proto-ethnographique sur un socle nettement colonial. Ainsi, les *Instructions...* commençaient par bref épigraphe où l'on définissait le mot «ethnographie». Ensuite, on passait à un autre où l'on soulignait toute sa valeur: «non seulement l'ethnographie est précieuse à l'étude de l'homme préhistorique, dont elle restitue le milieu, et de l'homme moderne, elle apporte aux méthodes de colonisation une contribution indispensable, en révélant au législateur, au fonctionnaire et au colon, les usages, croyances, lois et techniques des populations indigènes, rendant possible avec ces derniers une collaboration plus féconde et plus humaine, et conduisant ainsi à une exploitation plus rationnelle des richesses naturelles».<sup>8</sup>

Toutefois, cette empreinte coloniale se trouve déjà présente dans les premières mémoires générales du projet de la Mission au Musée d'ethnographie du Trocadéro. On le retrouve aussi de façon explicite dans les textes nettement plus politiques, comme le projet de loi déposé devant l'Assemblée Nationale afin d'obtenir une couverture et un financement publics. La première mémoire générale du projet de la Mission a été réalisée pendant le mois de juin 1930. Cette première ébauche a été progressivement modifiée et finalement remplacée par un autre texte assez proche qui date du 23 septembre de la même année. Dans ce document, on fixe comme l'un des objectifs principaux le «rassemblement de collections importantes et la prise de contact avec les organismes administratifs et militaires en vue d'une collaboration ultérieure».<sup>9</sup>

Étant donné qu'on cherchait à obtenir l'appui économique et politique officiel, il n'est pas futile que cette mémoire fasse attention à ces aspects. La Dakar-Djibouti devait devenir une affaire d'État, et pour cela Marcel Griaule et George-Henri Rivière, grand promoteur de l'expédition et sous-directeur du Musée d'ethnographie du Trocadéro, se sont engagés dès le début. Ainsi, tel qu'il est écrit dans l'agenda de 1931 de la Mission (le 9 janvier), Marcel Griaule rencontra Gaston Palewski, (alors Directeur de cabinet du député Paul Reynaud) qui lui donna quelques conseils en ce qui concerne la façon de rédiger un texte qui devrait servir de base pour la rédaction du projet de loi qui allait être présenté à l'Assemblée Nationale. Dans l'agenda, on peut lire:

*«Conseils de Palensky pour le projet de loi:*

*Exposé sommaire des recherches ethnographiques allemandes (Frobenius), anglaises, françaises en Afrique.*

*Nécessité d'une grande mission ethnographique destinée à former des exécutantes sur place, réunir des collections à des prix abordables, accumuler les objets d'échange avec d'autres musées, faciliter les diverses recherches scientifiques diverses.*

*Plan de mission;*

*Effectifs et exécutants: un professeur du Collège de France, etc...*

*Patronages et garanties*

*Pour ces raisons projet de loi suivant:*

*Une mission de recherches ethnographiques et paléontologiques est constituée dans le but...*

*Il sera prélevé sur le budget de l'exercice 1930-1931 une somme de 400.000 f, et sur le budget de l'exercice 1931-1932 une somme supplémentaire de 300.000 francs. Ces sommes seront destinées à financer les frais de la Mission Dakar-Djibouti».<sup>10</sup>*

Le projet de loi, présenté par le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux Arts Mario Roustan, reprend le schéma antérieur ainsi que des paragraphes entiers de la mémoire générale de la Mission. Le texte, reproduit dans la revue de la *Société des Africanistes*,<sup>11</sup> est très intéressant. Tel qu'on le retrouve à plusieurs reprises dans les différentes mémoires, ainsi que dans les *Instructions Sommaires...*, on dit que le temps se finit, qu'il est arrivé un moment où le contact, chaque fois plus proche des européens avec les indigènes, fait que les institutions, les langues et les techniques disparaissent, et que les objets soient «drainés par les collectionneurs ou les missions étrangères». Le tourisme produit les mêmes effets, «activité qu'il faut certes encourager» mais qui constitue «un des grands ennemis de l'observateur et contribue... à la disparition du fait ethnographique». Mais la justification de la Mission, reprenant les arguments de la mise en place d'une collaboration «à la fois plus humaine et plus féconde» avec les populations indigènes afin de parvenir à une exploitation plus rationnelle des richesses naturelles, s'inscrit dans le contexte de la compétition et des conflits de prestige et d'hégémonie entre les puissances coloniales. Le besoin, ainsi que l'utilité de la Mission, est en rapport avec le manque d'un musée ethnographique en France à l' hauteur de ceux qui possèdent d'autres nations coloniales. Certes, on souligne, «de nombreux coloniaux ont, au cours du XI-Xème siècle, enrichi la métropole de leur collections, soit que, voyageurs, ils se soient aventurés dans des régions alors inconnues, ou que, militaires, ils aient pris une part active à la colonisation, ou qu'administra-

8 / *Instructions sommaires pour les collectionneurs d'objets ethnographiques*, op. cit., p. 5.

9 / Voir la «Mémoire de présentation de la Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti» (23 septembre 1930) déposé à la Bibliothèque Centrale du Musée National d'Histoire Naturelle, Paris. Elle se trouve aussi numérisée dans les archives du Musée du Quai Branly.

10 / Voir L'Agenda I, 1931, déposé aux 'Fonds Marcel Griaule' de l'Université Paris X-Nanterre.

11 / Tome 1, 1931, p. 300 et suivantes.

teurs, commerçants, ingénieurs, missionnaires, médecins, savants, non spécialisés dans les études ethnologiques» aient bien dépassé le cadre de leurs compétences en enrichissant le patrimoine français. Voilà donc toute la constellation des agents colonisateurs. Cependant la France, d'après le projet de loi, ne dispose pas d'institutions muséales comme celles qui existent dans d'autres nations; des établissements comme «le Musée du Congo belge à Bruxelles-Tervueren, l'Institut colonial à Amsterdam, la Smithsonian Institution à Washington, etc». Or, le Ministre, dans des déclarations à la presse un mois avant de soumettre son projet de loi au parlement, formula un drôle d'amalgame entre besoins muséographiques, exploitation rationnelle des colonies, 'humanisme' et ordre public et militaire. L'Angleterre, qui n'est pas mentionnée dans le projet, sert ici d'exemple: «Les anglais l'ont bien compris, qui ont créé à la Côte de l'Or, un 'Service d'anthropologie', c'est-à-dire surtout d'ethnologie, réclamé depuis longtemps par les gouverneurs et qui, à peine installé, eut l'occasion de justifier son existence... le fait vaut d'être rapporté ici: l'Administration anglaise était sur le point de prendre, à propos d'un objet sacré que vénéraient les Ashanti- une mesure d'apparence anodine, mais qui aurait fatalement provoqué une insurrection dans l'intérieur de la Colonie. Averti, le chef du service d'anthropologie prévint le Gouverneur du danger imminent. L'objet en question fut respecté et les esprits se calmèrent. Ainsi fut évitée la dépense d'une expédition de répression et beaucoup de vies humaines furent épargnées». <sup>12</sup> En tout cas, les objectifs qu'on assigne à la Mission sont très larges,

comprenant l'ethnographie, l'archéologie, la linguistique, la musicologie et les sciences naturelles.

Afin de palier ce manque de méthode et de rigueur scientifique dans la collecte des objets dignes des musées ou dans l'observation ethnographique, on créa l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris. Les professeurs, tel que le projet de loi l'expose, «dispensent l'enseignement à la fois à des futurs coloniaux et à ceux qui désirent se spécialiser dans les sciences ethnologiques». De façon analogue, le texte finit tout en affirmant que, mis à part leurs propres travaux, la Mission «communiquera aux colons ses méthodes, encouragera leurs recherches, établira des relations durables entre eux et les établissements scientifiques de la métropole». Tel que l'on avait déjà envisagé, il n'est pas étonnant que les premières lignes du texte, qui plus tard deviendra une loi, établissent un rapport direct entre le projet de mission ethnographique et l'Exposition Coloniale Internationale de 1931 qui, d'après le Ministre de l'Instruction Publique, devait montrer au monde l'intérêt de la France envers l'étude «des civilisations de nos possessions outremer».

### Colonialisme, Expositions et négations

Dans le contexte de la crise économique des années 30', le gouvernement français a fait tout pour que l'Exposition de 1931 soit un succès qui plaide en faveur de l'importance des colonies, alors que beaucoup de gens se posaient des questions à propos de leur besoin. Inaugurée à Paris quelques semaines avant le départ de la Mission, elle comportait encore ce qui était devenu une attraction

très populaire: les 'Villages Noirs'. Le phénomène des 'Villages Noirs' se caractérisait principalement par la mise en scène de l'altérité exotique dans toute son excentricité. Repris par les Expositions Universelles, Coloniales et Régionales, des entreprises privées les avaient déjà installés à des endroits comme le Jardin d'Acclimatation de Paris ou le Champ de Mars. Près de 30 expositions furent organisées en France entre 1900 et 1937, et celle de Paris en 1931 fut sans doute la plus importante. Les Expositions furent un dispositif très efficace pour la diffusion de l'idéologie coloniale, surtout pendant la période d'entre guerres. Théoriquement, pendant cette période, il ne s'agissait pas de montrer l'altérité exotique comme un simple objet de curiosité et de divertissement, tel qu'il avait été le cas à la fin du dix-neuvième et début du vingtième siècle. Il s'agissait désormais de montrer au public que, malgré les différences d'aspect et la bizarrerie des coutumes 'indigènes', ces populations avaient apporté, apportaient et continueraient d'apporter toujours plus d'avantages à la République française. Le rôle que jouèrent les troupes coloniales pendant la Grande Guerre, fut un argument frappant défendu par les politiques et les militaires impliqués dans les affaires coloniales. La Grande Guerre avait permis de voir se battre pour la France des soldats d'origine coloniale qui moururent par dizaines de milliers dans les grandes batailles. En ce qui concerne l'Afrique, les compagnies de Zouaves et les fameux Tirailleurs du Sénégal sont bien connues. Les 'sau-

12 / «M. Mario Roustand expose le but de la Mission Dakar-Djibouti», *Le Petit Provençal*, Marseille, le 16 avril 1931.

vages' étaient devenus 'indigènes', enfants de la République française. Ce changement était perceptible aussi dans l'iconographie. La figure du tirailleur devint une icône utilisée dans la publicité et les cartes postales belliqueuses qui furent très répandues pendant cette période, combattant dans des zones si sensibles pour l'esprit patriotique comme l'Alsace. Dans le domaine publicitaire, le réclame pour le chocolat en poudre Banania est l'exemple le plus clair. La célèbre affiche peinte par De Andreis en 1915, qui connut plusieurs variantes après guerre (1920, 1927...), fut conçue au moment où les premiers bataillons sénégalais, qui avaient souffert de très grandes pertes (un cinquième d'eux ne rentra jamais à son pays), commençaient à être dissous pour rejoindre divers régiments mixtes. En tout cas, uniquement une douzaine d'affiches furent consacrées aux troupes africaines par rapport aux quatre cents qui furent publiées pendant la Grande Guerre ou après celle-ci. Les trois premières affiches furent publiées en juin 1917. Elles rendaient hommage au courage de ces troupes dans la « Journée de l'Armée d'Afrique et des Troupes coloniales ». <sup>13</sup> La publicité Banania suggère une image exotique au même temps que 'sympathique'. Le nègre, habillé comme un tirailleur, ne mange plus de choses horribles. Il prend un petit déjeuner comme n'importe qui d'autre dans la métropole, quoi que depuis toujours, les différences extrêmes dans la diète avaient été à la base de l'attribution de la sauvagerie (ou même, au pire, d'une sorte d'inhuma-

rité). Et même encore, dans ce cas la légende de l'affiche dit, ce délicieux déjeuner est pour « les estomacs délicats ». Cependant, il ne parle pas correctement pour exprimer sa satisfaction: « Y'a bon ».

Après la guerre de 1914-18, la première grande Exposition Coloniale organisée en France eut lieu à Marseille en 1922. On y mit en scène le monde colonial et ses peuples. Il n'était déjà plus question de créer uniquement des décors fictifs afin d'abstraire les individus de leur contexte social ne permettant pas aux visiteurs que de voir reproduits les stéréotypes habituels sur le continent africain et ses populations. Bien que les 'Villages noirs' étaient une des plus grandes attractions, on montrait aussi des statistiques, des informations et documents officiels à propos des colonies. À travers eux on pouvait considérer, en termes économiques, le bénéfice que la France obtenait et allait obtenir des colonies tout en montrant comme la population indigène participait au système et contribuait à son fonctionnement. Cependant, les 'Villages Noirs', parfois nommés 'Villages Africains', reproduisaient toujours – bien que déguisés d'une apparence humaniste – les mêmes stéréotypes diffusés par les expositions antérieures à la Première Guerre Mondiale. Les 'Villages', soient 'Noirs', soient 'Africains', restaient des espaces réservés à l'exotisme. Et en outre, cet aspect divulgateur n'était pas finalement l'élément principal qui attirait les gens, mais plutôt le mystère qui découlait toujours des rêveries primitivistes. D'autres expositions comme celles de Strasbourg ou de Grenoble suivirent l'Exposition Coloniale de Marseille. Inutile de dire que les cartes postales et les photos format

carte de visite suivaient la ligne de celles de Marseille. Si le visiteur faisait l'acquisition de la série entière, il pouvait refaire à nouveau le trajet de l'Exposition avec ses protagonistes sans sortir de chez lui: la porte d'entrée, les différents métiers et les activités, etc.

L'Exposition Coloniale Internationale de Paris a été inaugurée le 6 mai 1931 en présence du président de la République et du Maréchal Lyautey, héros des colonies et Commissaire général de l'Exposition. Dans les mois qui suivirent, on compta plus de trente millions de visites, parmi lesquelles des personnalités comme le couple royal de Belgique, la reine d'Hollande, des représentants des gouvernements de Grande Bretagne, d'Italie ou du Portugal. L'endroit choisi pour l'installation était le bois de Vincennes; site sur lequel on peut toujours voir des vestiges du grand événement. Le plus important d'entre eux est sans aucun doute le bâtiment qui héberge actuellement la *Cité nationale de l'histoire de l'immigration* et qui abrita ce qui a été le *Musée permanent des Colonies* avec cette façade caractéristique où divers hauts faits de l'épopée coloniale de l'Empire français sont représentés dans des bas reliefs taillés dans la pierre avec le nom des ses protagonistes.

Pour se faire une idée de l'importance de cet événement, il suffit de voir le plan de l'Exposition et d'imaginer un terrain de cent dix hectares occupé par des constructions représentatives de l'architecture locale et des monuments des colonies françaises, ainsi que ceux des territoires confiés par la Société des Nations après la Première Guerre Mondiale. En plus, à l'intérieur un espace était réservé aux principa-

13 / Voir R. Bachollet, J.B. Debost, A.C. Lelieur et M.C. Peyrière, *Négripub. L'image des noirs dans la publicité*. Somogy, Paris, 1994. Pour les Tirailleurs et leurs représentations cinématographiques, voir P.J. Bloom, *French Colonial Documentary*, University of Minnesota Press, Minneapolis, London, 2001, pp. 35-65.

les puissances coloniales d'Europe: la Belgique, l'Italie, la Hollande, les États-Unis, le Danemark, le Portugal etc. avec une grande absente: l'Angleterre. Le bois de Vincennes donnait ainsi la possibilité de voir un panorama complet du monde colonial de l'époque, tant à la population française comme aux touristes qui passaient par Paris.

En plus des pavillons coloniaux, l'Exposition réservait un espace à la France métropolitaine. C'est là que les plus grandes réussites de la technologie moderne étaient montrées. Un autre bâtiment important était la *Cité des informations*. Il s'agissait d'un édifice moderne où le visiteur obtenait des informations sur l'empire colonial français et qui servait en quelque sorte d'introduction à ce que le public allait voir tout au long de sa visite. Les sections qui retenaient particulièrement l'attention étaient celles consacrées à l'Indochine et à l'Afrique Occidentale Française. Le grand succès de la première était principalement dû à la reconstitution d'une partie du célèbre temple d'Angkor, tandis que celui de l'Afrique Occidentale Française était dû à ses constructions inspirées à partir des architectures en crépis du Sahel et aux danses africaines. En ce qui concerne celui-ci, le plus remarquable est que la mosquée de Djenné, longtemps considérée l'archétype même de l'architecture 'soudanaise', fut construite sous la direction d'un administrateur colonial français et mal accueillie par la population locale qui refusait d'aller prier autant qu'elle pouvait.

Des slogans accrocheurs et des affiches publicitaires invitaient le public à se rendre à l'Exposition: 'Un tour du monde en une

journée', 'Le plus beau voyage à travers le monde', 'Saviez-vous que la France est si grande?'.<sup>14</sup> Le spectateur potentiel était appelé à visiter l'Exposition à travers la propagande, la presse et la radio. Dans les diverses sections on trouvait des restaurants où le visiteur pouvait déguster des plats typiques de chacun des pays représentés, y compris bien sûr la cuisine française. En plus des restaurants, dans chacune des sections on avait réservé un endroit pour vendre des produits représentatifs de chaque région et, d'autre part, diverses activités étaient proposées au public. Ces postes étaient régis par de prétendus natifs. Sur certaines photographies de l'Exposition, on peut voir les chameliers qui passent devant les visiteurs de la section 'Afrique', des piroguiers –la plupart venus du Dahomey (Bénin) ou de la Martinique– faisant traverser les gens d'un côté à l'autre du lac Daumesnil, des commerçants et des artisans qui vendent des souvenirs ou des imitations d'objets traditionnels ou rituels, etc.

Chaque section de l'Exposition avait son jour de fête. Dans le chapitre du *Rapport général de l'Exposition Coloniale Internationale*, consacré aux activités de la section de l'Afrique Occidentale Française, on pouvait lire: «Sur l'esplanade qui leur faisait face et qu'encadraient les cases rondes du camp des gardes, des séances de danse avaient lieu pendant le jour». <sup>15</sup> Quelques unes des ethnies supposées les plus pittoresques des pays sous juridiction française passaient par la section. Tel fut le cas des dogons qui avaient attiré l'attention de Griaule avec leurs danses masquées pendant la Mission Dakar-Djibouti. Dans le même *Rapport général...*, on peut lire:

«La Section disposait de quatre groupes de danse: les danseurs dahoméens, les danseurs de Bandiagara, le tam-tam acrobatique de Man, le tam-tam d'enfants de Man, auxquels s'ajoutait le tam-tam des jeunes filles de Sigouri... Les divers groupes de danseurs donnèrent, par roulement, plusieurs séances de danse par jour, jusqu'au moment où l'arrivée des premiers froids obligea à les rapatrier dans leurs villages». <sup>16</sup>

Du mois de mai au mois de novembre 1931, chaque dimanche après-midi un cortège d'"indigènes" défilait sur la grande avenue des Colonies. Les spectacles alternaient: un jour c'était la Fête africaine, un autre c'était 'le monde colonial qui danse et chante', un autre encore 'les nuits coloniales' et pour finir 'l'adieu aux colonies'. Les spectacles attirèrent le public en masse pour plus de cent cinquante représentations réparties pendant la durée l'Exposition. <sup>17</sup>

Cependant, sur quels aspects de l'Exposition les photographies, qui avaient été faites et diffusées, avaient-elles mises l'accent? Quelle sorte d'image avait-on donné de la France coloniale et particulièrement de ses territoires africains? Lors des Expositions antérieures, là aussi, avec tout un attirail mystificateur, l'Exposition Coloniale en général ainsi que les représentations photographiques en particulier, réaffirmaient le racisme populaire. Ainsi que l'a signalé Catherine Coquery-Vidrovitch, l'Exposition Coloniale de Paris présenta un «hasard mythifié». <sup>18</sup> Les reconstructions de 'Villages Noirs' y étaient présentées comme une réalité coloniale: «Il s'agissait en fait d'un personnel qui avait été recruté par les administrations impériales, de salariés qui étaient là pour représenter des images coloniales appelées à devenir en-

14 / Lemaire, Sandrine, «Le "sauvage" domestiqué par la propagande coloniale», Nicolas Bancel; Pascal Blanchard; Gilles Boëtsch; Éric Deroo; Sandrine Lemaire (Eds.), *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, La Découverte, Paris, 2004, p. 278.

15 / *Rapport général de l'Exposition Coloniale Internationale*, Tome V, 2ème partie, Paris, 1931, p. 303.

16 / *Rapport général de l'Exposition Coloniale Internationale*, op. cit., p. 304.

17 / Demaison, André, *Exposition Coloniale Internationale. Guide officiel*, ed. Mayeux, Paris, 1931.

18 / Coquery-Vidrovitch, Catherine, «Apogée et crise coloniales», Pascal Blanchard; Armelle Chatellier (Dir.), *Images et colonies*, Syros/ACHAC, 2003, p. 28.

suite des 'images vraies' publiées très largement dans la presse de l'époque». <sup>19</sup> L'auteur confirme sa thèse en montrant comme les représentations données pendant l'Exposition furent reprises par la presse comme s'il s'agissait de la réalité même. André Demaison, un des écrivains français le plus célèbre à l'époque coloniale d'entre guerres, a mis en évidence dans le *Guide officiel de l'Exposition Coloniale* le fait que le visiteur y était convié non seulement pour se distraire mais «parce qu'il avait senti que cette grande communauté humaine qu'on appelait la France avait aujourd'hui des horizons bien plus vastes que ceux auxquels on était habitués sur la carte de l'Europe». <sup>20</sup>

Les médias diffusaient une image précise de l'indigène en tant que figurant, et dans la mesure où cela se passait, les spectateurs qui venaient s'attendaient à ce que ce qu'ils allaient voir corresponde bien aux représentations qu'ils avaient vues dans les journaux. D'un autre côté, autant les photographies au format de carte de visite comme les cartes postales qui étaient vendues, proposaient une image 'exotisante' et idéaliste du continent africain. La série de cartes postales comportait plus de mille images. Elles montraient les pavillons de tous les points de vue imaginables, et offraient aux gens la possibilité d'acheter des images coloriées, des vues nocturnes des avenues et des monuments de l'Exposition, etc. En général, le public n'est pas présent sur ces cartes postales. Les vrais protagonistes sont les bâtiments, les rues, les fontaines, etc. Certaines prises de vues sont aussi trompeuses. En les voyant, le spectateur inattentif ne saurait distinguer s'il on est à Paris ou en Afrique.

Mais plutôt dans une Afrique pure, archaïque, traditionnelle, sauvage et fantasmée et non pas dans une Afrique colonisée. Par contre, les photographies au format de carte de visite offraient une perspective différente. Dans la mesure où elles étaient réalisées et vendues aux visiteurs par des photographes professionnels au cours de l'Exposition, ceux-ci pouvaient sentir qu'ils faisaient part de l'événement et rapporter chez eux un souvenir de la fête à laquelle ils avaient assisté, évaluer la quantité de gens qui étaient venus voir tel ou tel spectacle, ou tout simplement, se voir face à un des sites remarquables de l'enceinte de l'Exposition. Il faut ajouter à cela bien sûr les photographies que les spectateurs ont réalisées avec leurs propres appareils.

On a su que la plus grande partie des 'indigènes' de l'Exposition Coloniale avait fréquenté une école professionnelle. Six parmi eux –Malgaches–, ont même obtenu l'autorisation pour rester à Paris après la fin de l'Exposition afin de poursuivre leurs études. Pour les autres, il s'agissait de travailleurs rémunérés qui, selon leur origine, bénéficiaient de tel ou tel statut. Par exemple les commerçants-artisans de Tunisie ou du Maroc avaient fait construire des tentes. Ils profitaient d'un régime proche de la concession, reversant une part de leurs bénéfices au commissaire de la section tunisienne ou marocaine. Il n'existe pas d'informations précises à ce sujet, mais on sait qu'ils avaient des horaires précis et un jour de congé par semaine, en principe le lundi, qui était le jour le moins fréquenté par le public.

Ceci montre une réalité complexe, pleine de tensions et de points de vue opposés.

Cependant, malgré le changement de perception générale, dû à la cassure anthropologique de la Grande Guerre –où l'indigène a cessé d'être perçu comme un sauvage indompté et où les peuples européens ont eu une perception plus sceptique ou pessimiste quant à 'leur' civilisation– ce tournant s'inscrit toujours dans la logique coloniale officielle 'civilisatrice', comme on le vérifie en regardant les innombrables documents photographiques produits par l'Agence économique de la France d'Outremer et d'autres institutions de l'administration coloniale. Ce sont des images du travail manufacturé, des grandes exploitations agricoles, des infrastructures et des voies de communication, des portraits des administrateurs coloniaux qui dirigeaient les populations, des nouveaux villages de colonisation construits à côté des vieux villages indigènes, des scènes de chasse, d'évangélisation..., et des représentations ethniques objectivantes qui suivent les mêmes canons des taxinomies botaniques ou de la zoologie. On le retrouve aussi dans les publications enfantines, y compris celles qui parurent pour informer les enfants sur l'Exposition de 1931, et dans les contes édifiants ou de la propagande évangélisatrice. D'ailleurs, les Expositions Coloniales sont l'expression symbolique-politique de cette logique.

Cependant, tout cela coexistait avec les critiques de la colonisation et de la civilisation que le colonialisme voulait étendre. Ce n'est pas par hasard qu'André Gide dédia à la mémoire de Joseph Conrad son acide *Voyage au Congo et Retour du Tchad* (1929), illustré par les photographies du jeune Marc Allégret, son compagnon de voyage (1924-25), qui débuta au cinéma

19 / Coquery-Vidrovitch, Catherine. «Apogée et crise coloniales», Pascal Blanchard; Armelle Chatelier (Dir.), *Images et colonies*, op. cit., p. 28.

20 / Demaison, André, «Adresse au visiteur», *Exposition Coloniale Internationale. Guide officiel*, op. cit., p. 17.

avec un film du même titre. Les surréalistes et les communistes donnèrent aussi la consigne de ne pas visiter l'Exposition Coloniale. Pour les communistes et les syndicats de gauche, l'Exposition n'était rien qu'une autre forme d'exploitation. Dans les 'Villages Africains', les figurants observés étaient séparés des spectateurs par une clôture. Dans l'activité économique ceux-ci étaient exploités, et ici exposés, on les humiliait en les transformant en objets de consommation. Parallèlement à l'Exposition Coloniale, une autre exposition intitulée «La vérité sur les colonies» fut organisée et présentée par la cgt, l'*Humanité* et la *Ligue Contre l'Impérialisme et l'Oppression Coloniale* au Pavillon des Soviets, annexe à la *Maison des syndicats*. La contre-exposition dura huit mois, de juillet 1931 à février 1932. On y montrait les aspects les plus durs de l'action coloniale française dans les territoires d'outremer:<sup>21</sup> des reportages photographiques sur les guerres coloniales, des dessins satiriques, des graphiques sur les bénéfices obtenus grâce à l'exploitation des colonies, etc. En plus de la contre-exposition, les comités de lutte distribuèrent des tracts en langue vietnamienne, en malgache ou en français avec des consignes dénonçant l'oppression des exploités impérialistes, et affirmant que l'œuvre civilisatrice n'était rien d'autre qu'une pure hypocrisie avec un ignoble face cachée. D'autres pamphlets avertissaient les annamites qu'on les avait fait venir à l'Exposition pour se servir d'eux comme d'une «troupe de bêtes curieuses» et qu'on allait faire d'eux un «troupeau de singes pour parc zoologique». Le *Secours Rouge International* imprima des pamphlets

anticolonialistes intitulés «La vrai guide de l'Exposition Coloniale» qui comportait des chiffres sur «la répression dans les principales colonies françaises» avec des dessins qui illustraient les «violences et massacres». Le Parti Communiste fit pareil pour expliquer aux ouvriers français que «l'Impérialisme français se bat pour conserver et exploiter les colonies. Le Parti Communiste lutte pour la libération et l'indépendance des colonies», ou «Les peuples colonisés ne veulent pas de gouverneurs social-fascistes. Ce qu'ils réclament, c'est l'indépendance».

Le colonialisme, tel qu'une affiche du PCF et de la cgt déclarait, représentait la richesse pour quelques uns et la misère pour la plupart; l'exploitation des richesses autochtones et principalement des matières premières minières (phosphates, sel, pétrole, argent, plomb, soufre, zinc, fer, cuivre) et forestières, au même temps qu'une main d'œuvre à bon marché pour les grandes exploitations agricoles et les grandes œuvres publiques. Il représentait aussi la discipline policière et militaire, la répression et l'ordre public. Mais en plus, sur une affiche communiste d'un meeting à Marseille, appelant au boycott de l'Exposition Coloniale de Paris, on voit apparaître un autre aspect: le travail forcé, selon un système qui consistait à payer son tribut en travaillant pour les grands ouvrages publics et les exploitations. Dans ce cas, on dit que «17.000 nègres ont laissé leur vie à la construction du chemin de fer de l'A.E.F.», ce qui nous ramène à nouveau vers Joseph Conrad: ces noirs qui se déplacent comme des fourmis, épuisés, exténués, n'ayant plus même la force de se lever et

d'aller boire et qui se retirent à l'ombre pour se laisser mourir, décrits par Marlow quand il arrive à Matadi depuis Boma selon le récit d'*Au cœur des ténèbres*. Ne construisaient-ils pas un chemin de fer (de Matadi à Kinshasa)?

Concernant les Surréalistes, leur critique comportait un autre aspect. Michel Leiris, celui qui sera plus tard le secrétaire et l'archiviste de la Dakar-Djibouti, écrivit en 1929, deux ans avant de partir, un court article intitulé «Civilisation» publié dans le n° 6 de la revue *Documents*. Il s'y montrait très critique à l'égard de la civilisation, attribuant au primitif une sorte de force naturelle, une vitalité spontanée tout contraire à l'artifice et une créativité libre née d'une passion intacte, pas encore déformée par des formes culturelles décadentes. Le point de vue de Leiris est radical: il ne s'agit pas de revendiquer les 'arts primitifs' ou l'art nègre, si à la mode à l'époque. Leiris d'avant le départ ne considère pas que sous l'appellation d'art on puisse soumettre «un masque ou une statuette conçus avec une finalité rituelle précise et complexe».<sup>22</sup> D'après lui, il ne s'agissait pas de régénérer ainsi nos productions culturelles, toutes ces belles formes de culture dont nous sommes si orgueilleux, grâce auxquelles nous nous considérons civilisés. À son avis, ces produits de notre culture sont tous bêtes, imbéciles, médiocres, laids, vulgaires, foireux, complaisants et d'une courtoisie stérile. Même la technique est traitée de «fruit d'une science qui ne se dépréciera jamais assez». De cette manière la civilisation peut être comparée à la mince couche verdâtre –magma vivant et détritiques variés– qui se forme à la surface des eaux calmes et se

21 / Sur l'opposition communiste à l'Exposition Coloniale voir: Charles-Robert Ageron. «L'Exposition coloniale de 1931. Mythe républicain ou mythe impérial?», revue on-line *Études Coloniales*. <http://etudescoloniales.canalblog.com/>; Catherine Alcoer, «Synthèse», Pascal Blanchard; Armelle Chatelier (ed.), *Images et colonies*, Catherine Coquery-Vidrovitch, «Apogée et crise coloniales» (ouvrage déjà cité) et Catherine Hodeir, «Être

'indigène' aux Expositions: Paris 1931 et Paris 1937», Pascal Blanchard; Stéphane Blanchoin; Nicolás Bancel; Gilles Boëtsch; Hubert Gerbeau, *L'Autre et Nous*. «Scènes et Types». Syros/ACHAC, Paris, 1996.

22 / Leiris, M., «Civilización», *Huellas* [Brisées], F. C. E., Mexico, 1988, p. 25.

solidifie parfois en croûte, jusqu'à ce qu'un remous soit venu tout bouleverser.<sup>23</sup> Son apologie du jazz, ou du cirque et des acrobaties, avec le risque physique qu'elles comportent, ne l'est pas sous prétexte que ça soit «un art proprement dit» – «l'art», «cette parole épouvantable qui devrait s'écrire avec une plume pleine de toiles d'araignées», mais dans le but qu'elle nous provoque une telle folie –hystérie, dit-il–, que nous soyons capables de réaliser des «actes sordides» et «des libertinages extravagants». En concordance avec Giacometti; il pense que la seule œuvre théâtrale possible serait celle où le rideau se lèverait pour faire apparaître un pompier criant 'Au feu!' pour après le descendre et faire le publique abandonner la sale dans un désordre féroce et pris du panic.

Ce grand désir d'énergie urgente, de force et de puissance, Leiris l'identifie, soit avec un rapprochement envers «nos origines sauvages», ou bien avec «l'épouvantable sauvagerie, révélée par les fissures» qui parcourt souterrainement nos vies corsetées. Et ici, les métaphores qu'il choisit montrent bien un désir de cataclysme, étant donné que cette sauvagerie, qu'on s'obstine à anéantir, cassera cette écorce couverte d'une mousse putride tout en produisant la catastrophe du volcan: «toute notre vie, comme notre respiration est liée à la lave, aux cratères, aux geysers». Le sauvage primitif n'est pas seulement un autre lointain, mais il est aussi à l'intérieur de nous-mêmes, caché, comme *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad.

Cependant, son livre *L'Afrique fantôme*, qui est né des notes quotidiennes prises tout au long de la Mission, n'est pas seulement

la chronique du voyage, le récit de ses impressions, de ses déchirements, de ses émotions et de sa transformation identitaire. C'est aussi le constat d'une déception, celle que l'on éprouve quand on ne trouve pas ce qu'on recherche et où l'empreinte du colonialisme, sous ses formes diverses, y compris dans le travail ethnologique, provoque un malaise croissant. Le prologue de *L'Afrique fantôme*, qu'il rédigea en 1950 pour une édition postérieure à la première, qui date de 1934, et qui fut interdite par le gouvernement de Vichy, est plein de références à Joseph Conrad.

Avec la distance, un Leiris qui se sait autre de ce qu'il était alors, nous dit explicitement que l'Afrique qu'il avait vue n'était pas celle de l'époque héroïque des pionniers d'où Conrad tira la matière de son roman. En fait, il en vient à se référer à lui en évoquant l'attitude qu'il avait lors de la Mission, quand il affirme qu'à travers son récit se révèle cette suffisance de l'occidental, caractérisée parfois dans des instants fugaces par les changements d'humeur qui auraient pu le confondre avec le colonial brutal que jamais il ne fut, bien que «un certain goût conradien des grandes têtes brûlées des confins pouvait, par brèves bouffées, me donner l'envie d'emprunter certains gestes».<sup>24</sup> Mais, par contre, lorsqu'il veut rendre compte de son nouveau point de vue dans cette préface, un autre Conrad apparaît. Leiris affirme qu'il n'y a pas d'«ethnographie ni d'exotisme» qui puissent rester désarmés devant les graves questions du colonialisme, et il critique l'ethnographie comme science humaine qui, en tant que discipline scientifique, reste éloignée de tout affect sentimental tellement

elle est prisonnière d'une observation qui se prétend objective et impartiale, mais qui pour cette même raison empêche tout 'contact' avec les gens qu'elle décrit. Une telle perspective anticolonialiste, dit-il, «n'est plus un fallacieux essai de se faire autre en effectuant une plongé –d'ailleurs toute symbolique– dans une «mentalité primitive» dont j'éprouvais la nostalgie».<sup>25</sup> C'est à ce moment que Conrad apparaît de nouveau et que l'attitude nouvelle de l'ethnologue anticolonialiste, définie comme une «très nette camaraderie», doit se défaire du rôle romantique du bon blanc généreux qui consent à descendre du piédestal de ses préjugés raciaux pour prendre part à ce qui se passe de l'autre côté de la barrière: «tel Lord Jim gageant de sa vie sa fidélité à un chef malais». Quelques mois avant d'achever cette préface, Leiris avait prononcé une conférence à l'*Association des Travailleurs Scientifiques* intitulée «L'ethnologue devant le colonialisme». Face à un auditoire qui comptait entre autres la présence d'Aimé Césaire, Claude Lévi-Strauss, Jean Rouch et Maxime Rodinson, il redéfinit celle qui devrait être la place de l'ethnologue dans le récemment inauguré processus de décolonisation.<sup>26</sup> Si dans un premier temps il avait assumé le fait que l'ethnographie avait dû contribuer à la rationalisation administrative des colonies, dès maintenant –disait Leiris–, l'ethnologue devait devenir un «avocat naturel face à la nation colonisatrice».<sup>27</sup>

La mode de l'exotique, surtout ce qui était en rapport avec l'art noir', avait un caractère ambigu. Au dos de la couverture d'*Un vent de folie. La revue des Folies Bergères. Programme de 1927*, on pouvait lire

23 / *Ibidem*, p. 24.

24 / Leiris, M., *L'Afrique fantôme, Miroir de l'Afrique*, op. cit., pp. 91 et suivantes.

25 / *Ibidem*.

26 / Sur le point de vue critique de Michel Leiris, avant et après la Mission Dakar-Djibouti, voir Nicolás Sánchez Durà, «Gauguin, Conrad y Leiris, un episodio en la invención de la identidad del primitivo», Sanfélix Vidarte, V. (edit.), *Las identidades del sujeto*, Pretextos, Valencia, 1997; aussi, Hasan G. López Sanz. «El lugar de la crítica cultural en la etnografía

à côté d'un dessin de Paul Colin «Mademoiselle Baker vous recevra à minuit dans son cabaret, 40, rue Fontaine, là où l'élite parisienne et étrangère se donne rendez-vous». Cette passion pour le bizarre et le lointain pourrait être qualifiée d'«humanisme cosmopolite snob»: d'un côté, rapprochement et sympathie pour le fait «africain» qu'on perçoit aussi comme une instance à partir de laquelle on peut envisager de façon critique nos normes et nos valeurs propres; d'un autre côté et en même temps, la représentation imaginaire et le fantôme *du noir*, où toute identité singulière –personnelle ou communautaire–, se réduit à une abstraction naturaliste: force, vigueur... instinct. On l'a même vu dans l'article de Leiris «Civilisation».

On est même arrivé à défendre une certaine équivalence entre les ethnologues de la Mission Dakar-Djibouti et les surréalistes: tandis que les premiers auraient cherché à rendre l'étrange familier à travers les descriptions, les classifications et les interprétations; les deuxièmes auraient réussi à faire étrange ce qui est familier tout en provoquant l'irruption de l'altérité. D'ailleurs, certains des organisateurs et membres de l'expédition, comme Georges-Henri Rivière, Marcel Griaule, André Schaeffner ou Michel Leiris avaient eu des relations avec le mouvement surréaliste quelques années avant le départ de la Mission. Leiris fit la connaissance de Griaule au sein de la revue *Documents*, dont le sous-titre était *Doctrines, Archéologie, Beaux-Arts, Ethnographie*. Celle-ci fut fondée en 1929, la même année où Leiris, secrétaire de rédaction de la revue, se sépara avec Bataille (co-fondateur de *Documents*), Desnos, Artaud et Queneau du

groupe surréaliste dirigé par André Breton. De plus, si dans le premier numéro de la revue *Minotaure* on avait publié des études sur Sade et des reproductions d'œuvres de Masson, de Picasso ou de Dali avec aussi un premier article de Griaule sur les résultats de la Mission, dans le deuxième, un numéro monographique avec une couverture faite par Gaston-Louis Roux, on pouvait trouver les résultats des différentes études réalisées, avec une grande quantité d'images. Il faut ajouter que même jusqu'au dernier moment du départ, Griaule avait proposé à Louis Buñuel de lui accompagner –le cas échéant– réaliser un reportage documentaire sur la Mission.<sup>28</sup>

Quelques membres de la Mission Dakar-Djibouti visitèrent l'Exposition Coloniale de 1931 avant de partir vers le continent africain, celle que la gauche politique et syndicale avait durement critiquée. Réagir contre l'Exposition Coloniale supposait réagir aussi contre la Mission Dakar-Djibouti; une entreprise scientifique qui était en rapport avec des événements qui cherchaient à mettre en valeur les colonies et qui impliquaient donc leur légitimation. C'est dans cet espace ambivalent que la Mission se situe. Dans *l'Afrique fantôme* on peut lire de nombreux passages révélant des faits et des gestes –qui furent comme une révélation et donnèrent à l'auteur l'occasion de se transformer personnellement– qui oscillaient entre les conceptions altruistes de la science et des attitudes orgueilleusement patriotiques. Malgré tout, il est certain que cette expédition contribuât puissamment à la construction d'une conception humaniste de l'altérité culturelle et cosmopolite de l'humanité.

### Le sportman court; l'ethnologue s'arrête et observe...

Le contexte colonial, avec ses tensions et ses déchirures, ne réduit point le sens de la Mission Dakar-Djibouti, mais il le situe dans son contexte et son espace. Certes, on ne peut pas ignorer les circonstances sociales et politiques générales, mais non plus occlure l'intérêt de la Mission du point de vue ethnologique et son remarquable onde de choc sociale. Cette expédition avait été réalisée à une époque où les termes «ethnographie», «ethnologie», «anthropologie» n'avaient pas encore été établis. Une discipline, l'ethnologie, développée de façon inégale selon les milieux nationaux et linguistiques, aussi bien du point de vue théorique que du point de vue institutionnel et académique. La Mission Dakar-Djibouti, en tant que grande expédition ethnologique officielle, est également révélatrice à cet égard. Elle nous fait voir les différences dans la constitution d'un savoir dont le canon nous apparaît aujourd'hui remarquablement unifié, malgré les différences qui subsistent entre les écoles ou les appartenances théoriques. En d'autres termes, la réflexion à propos de cette expédition, nous montre –entre autres choses– comment la construction de ce que James Clifford,<sup>29</sup> dans son essai bien connu, nomma «l'autorité ethnographique», avait eu une chronologie inégale dans les contextes anglophone et francophone; elle fut plus tardive dans ce dernier et affronta des adversaires différents au cours du processus d'obtention d'une légitimité unique pour parler des sociétés éloignées et étranges avec des prétentions de vérité. De plus, elle accorda aussi, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons, un

de Michel Leiris», *Quaderns de filosofia i ciència*, Societat de Filosofia del País Valencià, n° 37, València, 2007.

27 / Leiris, M., «L'ethnologue devant le colonialisme», *Cinq études d'ethnologie*, Gallimard, Paris, p. 88. Il y a une traduction au catalan accompagnée d'une préface de Manuel Delgado, Michel Leiris, *L'etnòleg davant el colonialisme*, ed. Icaria, Barcelona, 1995.

28 / Buñuel, L. *Mi último suspiro*. Plaza y Janes, Barcelona. 1982. pp. 134-35. Il est certain que le récit que Buñuel fait dans ses mémoires est totalement disparate. Selon lui, le Vicomte de Noailles lui avait dit que son beau-frère, Gouverneur du Congo belge, accueillait une «expédition sensationnelle» de 200 à 300 personnes qui devait aller de Dakar jusqu'à Djibouti, et qu'il lui proposait de réaliser un documentaire sur cette expédition.

Comme il 'devait se soumettre à une certaine discipline militaire et s'abstenir de fumer lors des déplacements de la colonne' il avait refusé. De plus il n'était pas attiré par l'Afrique.

29 / Clifford, J., «Sobre la autoridad etnográfica», *Dilemas de la cultura*, Gedisa, Barcelona, 1995.

rôle central à l'objet ethnographique qui, une fois dans la métropole, devait occuper l'espace du musée. Un musée, le Trocadéro, qui était sur le point d'être restructuré en ce qui concernait le rangement et l'exposition de ses fonds (parmi lesquels, ceux qui rapporterait la Mission).

En effet, dans le prologue intitulé «Objet, méthode et finalité de cette recherche» du livre *Les Argonautes du Pacifique Occidental* (1922), un des ouvrages canoniques où l'on rend compte de la constitution de cette nouvelle autorité ethnographique, Malinowski insiste de différentes manières sur le fait que ce qui prévaut jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle est une distinction entre le descripteur de coutumes et le constructeur de théories générales sur l'humanité. Ce n'était pas une simple distinction *de dicto* mais *de re*. «L'homme de terrain» (l'administrateur colonial, le voyageur mi-aventurier, le commerçant, le missionnaire..) était une personne différente au théoricien, au sociologue ou à l'anthropologue de la métropole qui s'approvisionne des informations des premiers pour construire ses théories. Malinowski concentre tous ses efforts à signaler la différence entre «ces blancs» et l'expert, qui essaie d'établir sa compétence scientifique, son autorité:

*«Il y avait des hommes qui avaient vécu là-bas pendant des années, en ayant l'occasion d'observer les indigènes et de leur parler constamment, et qui, pourtant, ne savaient à peu près rien d'intéressant sur eux. Comment pouvais-je donc espérer les rattraper ou les dépasser en quelques mois ou en un an? ...la façon dont mes informateurs blancs parlaient des indigènes et donnaient leur avis, était, naturellement, celle d'esprits inexperts, peu habitués à formuler leurs pensées avec*

*logique et précision. La plupart... étaient pleines de préjugés...inévitables chez un individu engagé dans la vie pratique, soit-il administrateur, missionnaire ou commerçant; des opinions qui dégoûtent celui qui poursuit l'objectivité scientifique et suffisance ce qui est vraiment sérieux pour l'ethnologue, le peu de prix accordé à ce qui constitue à ses yeux un trésor scientifique –c'est-à-dire l'autonomie et la spécificité des caractères culturels et mentaux des indigènes–, ces clichés si fréquents dans les textes des amateurs, je les retrouvais dans la plupart des résidents blancs que j'ai rencontrés».*<sup>30</sup>

Tout au long du texte, Malinowski établit le canon qui pendant longtemps –pour ce que l'on a nommé la période classique de l'Anthropologie, jusqu'à la fin des années cinquante, moment où le processus de la décolonisation s'accélère– toute ethnographie ultérieure a dû respecter, si elle voulait être considérée du point de vue académique comme une étude scientifique légitime digne d'être reconnue sur le plan institutionnel. Parce qu'une fois établie la différence entre l'anthropologue et l'amateur ou «les hommes de terrain», une fois défendue la concentration en une seule personne de la tâche de la collecte des données et de celle de la construction des explications particulières débouchant sur des généralisations ultérieures sur les sociétés humaines, sa nouvelle autorité épistémologique est conditionnée par l'adoption d'une méthode comparable à celle des sciences de la nature. Mais Malinowski ne défend pas un rude positivisme: il distingue différents niveaux d'exigence méthodologique parmi les sciences naturelles (la Physique et la Chimie, d'une part et la Biologie

ou la Géologie, d'autre part), en faisant aussi référence à «la reine des sciences humaines», l'Histoire. En définitive, il ne défend que l'idée selon laquelle, tout comme on spécifie les conditions dans lesquelles les expériences sont faites en laboratoires, soient spécifiées les conditions de collecte et d'inscription des observations ethnographiques, incluant celles de temps et de lieu; il souhaite aussi que l'on reconnaisse l'autorité différente des énoncés: «...je considère qu'une source ethnographique a une valeur scientifique incontestable pourvu que l'on puisse faire une distinction entre, d'une part, les résultats de l'observation directe et les déclarations et interprétations de l'indigène et, d'autre part, les déductions de l'auteur basées sur le bon sens et sa capacité de pénétration psychologique». Ce n'est pas tout: tout comme l'historien doit dévoiler ses sources et ne pas parler du passé comme si «des dons de voyant lui permettaient de le connaître», l'ethnologue est «son propre chroniqueur et son propre historien». La figure de l'observateur participant qui se profile est celle d'un théoricien, loin des siens, qui ne vit pas dans un espace colonial mais éloigné dans les petits villages des autochtones, si omniprésent dans leur vie sociale qu'il en devient transparent. Il voit tout, jusqu'au plus petit détail, des manières de se laver, en passant par les blagues et les disputes, aux techniques, aux fêtes et rituels. Mais au bout d'un certain temps, il réunit les notes sur l'omniscience et l'invisibilité, personne ne le remarque plus et, finalement, devient un indigène très particulier, qui l'est sans l'être, capable d'être intégré à un réseau de relations sociales tout en gardant les dis-

30 / Malinowski, B., *Los argonautas del pacífico occidental*, Península, Barcelona, 1995. p. 23.

tances, de sorte que son observation ne déforme pas ce qui est observé.<sup>31</sup>

Malinowski dit explicitement que tout ceci est «la condition première pour mener correctement le travail de terrain». Un travail qui se conçoit comme la résolution d'une énigme, pas sur le modèle d'une enquête policière ou d'un constat, mais sur celui de la chasse. Dans un cas comme dans l'autre, ces manières de comprendre l'ethnologie la mettent en relation directe avec l'entreprise coloniale, puisqu'elle fait de l'autre une personne rusée qui se dérobe constamment pour ne pas nous révéler son secret. L'ethnologue doit accumuler indices et pistes pour faire des inférences<sup>32</sup>. Ou bien, comme c'est le cas ici, il s'adresse à une matière extérieure à laquelle il n'interpelle ni implique moralement – «étant donné que l'indigène n'est pas un compagnon moral pour l'homme blanc...» – une pièce qu'il faut poursuivre et chasser: «L'ethnologue ne doit pas seulement tendre des filets au bon endroit et attendre de voir ce qui se passe. Ce doit être un chasseur actif, conduire la proie vers le piège et la poursuivre dans ses repaires les plus inaccessibles».

Revenons maintenant aux *Instructions sommaires...*, de la Mission Dakar-Djibouti, ou aux mémoires du projet qui devaient servir de base à la rédaction du projet de loi devant l'Assemblée Nationale. Toute la mission peut être considérée comme l'avatar de la construction de l'autorité ethnographique française... mais une décennie plus tard. Or, la présence d'un puissant rival, pratiquement absent dans le cas de Malinowski, est une des caractéristiques du cas français en Afrique. Curieusement, mis à part Evans-Pritchard et sa monogra-

phie sur les Nuer, tous les textes que James Clifford désigne comme des endroits de l'établissement de la méthode d'observation participante et de la légitimation scientifique de l'ethnologue, reconnu seul spécialiste fiable, se réfèrent aux îles du Pacifique: *The Andaman Islanders*, de Radcliff-Brown; *We, the Tikopia*, de Raimond Firth ou *Coming of Age in Samoa*, de Margaret Mead. Mais dans le cas français, ce ne sont pas les îles océaniques, c'est un immense continent, traversé par l'imposant désert du Sahara et par les zones semi désertiques du Sahel, ou par les ténébreuses forêts de la jungle.<sup>33</sup> Et dans ce cadre propice à l'aventure apparaît une figure absente dans l'espace clos des îles. Le voyageur en automobile, mélange de dandy, de *sportman*, d'aventurier, d'explorateur et de militaire colonial. Le participant aux *raids* ou aux courses d'automobile est une des ombres puissantes qui poursuit l'ethnologue dans la construction de son identité et de son autorité scientifique.

Les récits écrits et graphiques sur les traversées d'automobile dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle (journaux, mémoires, revues illustrées de photos, affiches et documentaires, expositions sur les expéditions...) contribuèrent en grande partie à la diffusion du fantôme de l'Afrique parmi la population française et européenne. En ce qui concerne le contexte de la Dakar-Djibouti, on peut nommer des *raids* comme la *Croisière Noire* Citroën (1924-1925); la traversée Renault du Sahara par le Tilemsi jusqu'à Gao (1927); ou celle d'Isaac Kochlin et Jean Vallée en véhicules Peugeot, traversant le Tanezrouft, selon le périple Alger-Gardaia-Gao-Niamey-Ouagadougou-

Bamako-Dakar-Mopti-Tombouctou-Timimoun-Alger (1929-30). En général, le récit des *raids* d'automobile, qu'il soit écrit ou graphique, suivait toujours le même modèle, la technique en tant que symbole de la tâche civilisatrice incarnée par la voiture, puissante, résistante, capable de triompher des terrains les plus abruptes et inhospitaliers, de tracer des voies de communication, de rendre plus proche ce qui est lointain et étranger. Mais il y avait aussi dans ces textes un récit épique masculin particulier: ceux qui posent près des voitures ou face à l'abondant gibier chassé, sont des hommes blancs, éduqués, intrépides, adroits et habiles face aux nombreuses contingences, dont la volonté et l'entêtement sont sans limites. Peu importe que ce soit la première fois qu'ils parcourent des contrées lointaines, reculées, ils semblent toujours familiarisés, sûrs et décidés... comme chez eux. Paradoxalement, ce sont les autochtones qui ne semblent pas à leur place, figés, mal à l'aise, réservés et distants ou serviables lorsqu'on les photographie lors des activités d'intendance, ou lorsqu'ils posent pour illustrer la variété ethnique et rituelle.

Malgré tout, en arrière plan des traversées automobilistes il y avait aussi une motivation économique: la compétition, pas spécialement sportive, pour le prestige des marques dans le contexte de la rapide expansion du marché colonial de l'automobile. Selon les données de l'*Almanach Citroën* de 1932, en Afrique Occidentale Française entre 1925 et 1931 les véhicules sont passés de 1.000 à 9.661 et de 13.451 habitants par véhicules à 1.401; en Afrique Équatoriale Française les chiffres sont sensiblement inférieurs, pour le même laps de

31 / «Aussitôt que je me fus établi à Omarakana (îles Trobriand), je commençai à participer, ... à la vie du village, à attendre avec plaisir les réunions ou festivités importantes, à prendre un intérêt personnel aux palabres et aux petits incidents journaliers; lorsque je me levais chaque matin, la journée s'annonçait pour moi plus ou moins semblable à ce qu'elle allait être pour un indigène. Je n'avais qu'à m'arracher

à ma moustiquaire pour voir, autour de moi, les gens commencer à s'affairer- à moins qu'ils ne fussent, comme cela arrivait, déjà fort avancés dans leur tâche quotidienne suivant l'heure et aussi la saison, car ils préparent et commencent leur besogne de bonne heure ou plus tardivement, selon que le travail presse ou non. Au cours de ma promenade matinale à travers le village, je pouvais observer les détails intimes de

l'existence familiale, de la toilette, de la cuisine, des repas; je pouvais voir les préparatifs pour le travail de la journée, des personnes partant faire leurs courses, ou des groupes d'hommes et de femmes occupés à quelque fabrication. Les querelles, les plaisanteries, les scènes de famille, les incidents souvent sans importance, parfois dramatiques, mais toujours significatifs, formaient l'atmosphère de ma vie de tous les

temps, en 1925 il y en avait 150 et en 1931, 910 véhicules (de 20.827 à 3.433 voitures par habitant). Mais pour le cas de l'Alger, Maroc et Tunis, précisément des lieux où partaient les traversées transsahariennes (spécialement d'Alger), les chiffres sont sensiblement supérieurs; de 17.400 à 50.250 véhicules à Alger; de 3.900 à 16.257 à Tunis et de 6.721 à 28.000 au Maroc (étant la proportion de véhicules par habitant en 1931 de 119, 132 et 150 pour Alger, Tunis et Maroc).

Il est remarquable que la Mission Dakar-Djibouti fût critiquée pour avoir utilisé des voitures Ford –américaines– lors de sa traversée. Dans un article paru dans le journal *France Militaire*, «La mission Dakar-Djibouti va partir», le colonel Jean Ferrandi écrit, après avoir ironisé sur l'expédition de Griaule: «Un reproche cependant! Comment cette mission «française» part-elle sur des automobiles étrangères?». J'ai posé la question; on m'a répondu: «Parce que la marque américaine adoptée a fait les conditions les meilleures». Mauvaise raison, Marcel Griaule. Une mission française, équipée grâce à des concours financiers français (l'État n'a-t-il pas donné 700.000 francs?) doit servir outre-mer l'industrie et le rayonnement français». Elle doit le faire coûte que coûte: c'est son premier devoir. Que diront les indigènes de l'A.O.F. et ceux d'Abyssinie, lorsqu'ils verront arriver nos camarades français et aussi lorsqu'ils constateront que le propulseur amovible de la baleinière démontable est de marque anglaise? Ils diront que le chef de la mission était si peu sûr de la bonne qualité de notre production nationale qu'il a confié sa chance à du matériel étranger»<sup>34</sup> Quel-

ques jours plus tard, Griaule lui répondit que «la firme automobile à laquelle vous faites allusion s'appelle aussi «Société anonyme française», qu'elle a une usine à Asnières et que son personnel est français». En tous cas, l'argent officiel reçu devait être administré pour réaliser des recherches scientifiques, et la maison Ford avait offert d'excellents avantages «sans obligation de faire de la publicité», sans oublier que derrière ce projet se trouvait la Fondation Rockefeller et d'autres particuliers américains, parmi lesquels on peut citer Lumiansky et le «champion mondial» Al Brown.<sup>35</sup>

La *Croisière Noire* Citroën fut la traversée automobile transafricaine la plus retentissante de toutes celles qui se sont faites pendant la première moitié du XX siècle. Elle a parcourue approximativement 28.000 kilomètres, tout en rassemblant un total de 8.000 photographies, 27.000 mètres de pellicule, 15 albums de dessins, 300 mammifères empaillés, 800 oiseaux et 15.000 insectes. Son organisation fut directement reliée aux activités promues par les gouvernements après la Première Guerre mondiale, dans un contexte de crise coloniale. Mais, si avant la Grand Guerre, les missions d'exploration avaient pour but de «percer les ténèbres» des territoires inconnus et de scruter leurs richesses; dans les années 20 prima le désir de rendre accessibles, par des chemins et des routes, les principaux noyaux de peuplement des grands territoires colonisés, pour ainsi les faire connaître aux français de l'Hexagone. L'époque des grandes opérations militaires pour pacifier les populations, ou la mise en place d'agents coloniaux dans des territoires encore inconnus et hostiles était accomplie (bien qu'il

ne soit pas toujours souligné que les mouvements de résistance des populations, d'une manière ou d'une autre, ne disparaissent jamais totalement; pour se référer seulement au trajet de la Dakar-Djibouti, citons la rébellion des dogons de 1908 ou la révolte d'André Matswa dans le Congo français des années 1920. D'ailleurs, la *Croisière Noire* partit du sud de l'Algérie, de Colomb-Béchar et non d'Alger, par crainte des révoltes de l'époque.). Alors, la justification reposait sur le prestige de la vitesse, le triomphe de la capacité technique (depuis toujours, un des symptômes de la supériorité culturelle du colonisateur) et de la didactique scientifique.

En suivant ces règles, le 12 avril 1924, André Citroën présenta un projet ambitieux au Ministère des Colonies. Il voulait subventionner une expédition avec des véhicules autochenilles Citroën qui devait partir de la ville algérienne de Colomb-Béchar pour atteindre Djibouti, sur la Côte Française des Somalies, au bord de la Mer Rouge. Cependant, le Président de la République Gaston Doumergue, lors d'un entretien avec l'entrepreneur, attira son attention sur l'isolement et l'oubli partiel de l'île de Madagascar en France. Au terme de cette rencontre, il fut convenu que l'expédition ne s'achèverait pas à Djibouti mais à Tananarive. André Citroën disposait des moyens et des fonds nécessaires pour mener à bien la traversée: des véhicules spécialement conçus pour parcourir tout type de terrains, aménagés pour transporter de grande quantité de matériel, du personnel qualifié, les permis gouvernementaux nécessaires à l'expédition, etc. Mais le projet devait à la fois compter sur l'accord officiel et sur ce-

jours, tout autant que de la leur. Parce qu'ils me voyaient tout le temps parmi eux, les indigènes n'étaient plus intrigués, inquiets ou gênés par ma présence; dès lors, je cessais d'être un élément perturbateur dans la vie tribale que j'étudiais...» *Ibidem*, p. 25.

32 / Voir l'article de Jean Jamin publié dans ce livre.

33 / Pour cette période il faudrait signaler l'œuvre incontournable de Maurice Leenhardt en Nouvelle Calédonie. Mais c'est à partir de 1926, lorsque Leenhardt s'est consacré entièrement à l'ethnologie et laissa en retrait son activité de missionnaire évangéliste.

34 / Ferrandi, J., «La mission Dakar-Djibouti va partir», *France Militaire*, 5 mai 1931.

35 / Ferrandi, J., «La mission Dakar-Djibouti. La réponse de Marcel Griaule», *France Militaire*, 15 mai 1931.

lui de la communauté scientifique. Avec un tel appui, la *Croisière Noire* se différenciait, du moins en apparence, du reste des courses d'automobile qui avaient eu lieu jusqu'alors. L'expédition reçut le soutien de deux des institutions françaises les plus importantes dans le domaine des sciences naturelles, de la géographie et de l'ethnographie: le Musée National d'Histoire Naturelle et la Société de Géographie de Paris. Telle qu'elle se présentait, la traversée Citroën n'était pas seulement une prouesse technique, elle visait également une contribution scientifique. Le Musée National d'Histoire Naturelle avait par ailleurs apporté son appui en échange de collections d'objets ethnographiques et naturalistes trouvés durant la traversée. A mesure que la *Croisière Noire* prenait forme, Georges-Marie Haardt, directeur de l'expédition, au côté d'Audouin Dubreuil, insistait dans ses apparitions publiques sur le fait que l'expédition ne faisait pas l'objet d'une course automobile mais était bel et bien un travail scientifique dont le but était de réaliser une reconnaissance méthodique et complète des lieux parcourus. Ce qui impliquait de le faire à une vitesse modérée.<sup>36</sup> Ce n'est pas par hasard qu'il avait fait ces déclarations étant donné que Haardt voulait s'éloigner d'autres genres de traversées d'automobile faites à l'époque. Au moment où les autochenilles Citroën se mirent en route pour Le Cap, le capitaine Delinguette entreprit un parcours similaire – effectué en un peu plus de sept mois – dans un véhicule Renault à six roues. Ce n'était pas la première fois que la Maison Renault concurrençait Citroën en Afrique. En 1922, les deux marques automobiles avaient organisé une ex-

pédition transsaharienne depuis Touggourt, en passant par le Tanezrouft jusqu'à Tombouctou. La traversée supposa la connexion entre le sud de l'Algérie et le fleuve Niger. Dans un communiqué fait pendant le parcours, Haardt affirme: «Il est évident que le splendide travail de documentation de tout ordre que ma mission apportera en France à son retour sera surtout le grand résultat qu'il faudra en attendre, plutôt que la publicité toujours tapageuse que peut faire passer un excité sur la traversée de l'Afrique par une seule voiture. On veut voir non pas les résultats immédiats, mais l'ensemble de ceux à en attendre pour l'avenir».<sup>37</sup> Dans un des longs articles que *L'Illustration* consacra à l'expédition, le premier d'entre eux, publié le 26 septembre 1925 sous le titre «De l'Algérie à Madagascar en autochenilles I», le journaliste Robert de Beauplan réitère la consigne d'Haardt. Ce n'était pas une prouesse technique mais scientifique dont l'expédition faisait l'objet. «Tout en effectuant une grande liaison intercoloniale africaine, il voulaient mettre au service de la science l'efficacité de leurs moyens et substituer un simple *raid* un véritable voyage d'études».<sup>38</sup> Le journaliste insiste sur les efforts mis en œuvre lors de l'expédition pour collecter toutes les informations possibles en matière de géographie, d'ethnographie et d'histoire naturelle et toutes les données concernant les nécessités économiques des colonies.

Pour s'atteler à la tâche, l'expédition Citroën déploya des moyens techniques et humains de premier ordre: des véhicules Citroën spécialement conçus pour l'occasion, des coffres à bagages pour le stockage des échantillons scientifiques, des instru-

ments de mesure, des appareils photos, des caméras, etc... En ce qui concerne les moyens humains, l'expédition compta sur la collaboration d'un grand nombre de spécialistes, selon le principe industriel fordiste de la division du travail; Georges Marie Haardt et Audouin-Dubreuil, chefs de l'expédition secondés par un membre de l'infanterie coloniale appelé Bettembourg; Maurice Pénau, chef des mécaniciens et son équipe: les deux frères Billy et Roger Prud'homme; René Rabaud, Maurice Piat, Henri de Sudre, Joseph Rémilier et Émile Trillat, l'ingénieur Charles Brull, Alexandre Iacovleff, peintre de l'expédition, Léon Poirier, chargé du filmage aidé par Georges Specht, opérateur cinématographique et photographe, le célèbre professeur Eugène Bergonier, médecin, anthropologue et taxidermiste, Clovis Balaourdet, technicien de l'expédition et enfin Baba Touré, chef de cuisine.

La documentation filmique et photographique fut fondamentale dans la diffusion et la popularisation de la traversée. Haardt prit particulièrement soin de l'équipe formée par Léon Poirier, réalisateur de cinéma déjà reconnu à l'époque, et Georges Specht, bras droit de Poirier, photographe plus proche du domaine de l'art que de celui de la science. Deux véhicules spécialement préparés pour l'occasion et dotés d'espaces pour la conservation du matériel photographique et cinématographique étaient mis à leur disposition. L'un d'entre eux était équipé d'un dispositif pour la prise d'images depuis le véhicule. Poirier et Specht utilisèrent les dispositifs les plus modernes, parmi lesquels une «Derbie GV», un Gillon normal, des appareils photographiques avec des plaques de verre de 13 x 18 cm, des

36 / Voir par exemple le journal *L'illustration* du 26 septembre 1925

37 / Bories, Estelle. *Les photographies de la croisière noire (1924-1925): L'Afrique à portée de regard*, Maitrise d'histoire de la photographie sous la direction de M. Poivert, Université de Paris I-Sorbonne, Anne universitaire 1999/2000, p. 12

38 / *L'illustration*, 26 septembre 1925, p. 305.

appareils instantanés kodak et un vérascope Richard. C'est tout cela qui rendra possible, par la suite, l'importante diffusion médiatique et graphique de la traversée. Ces photographies furent diffusées aussi bien dans des publications ethnologiques et anthropologiques que dans des revues comme *l'Illustration* ou *l'Almanach Citroën*.<sup>39</sup> De plus, les photographies de la *Croisière Noire* furent exposées dans le pavillon Marsan du Louvre au mois d'octobre 1926. L'exposition fut à la fois sponsorisée par le Musée Des Arts Décoratifs de Paris et par le Musée National d'Histoire Naturelle. Seul le soutien de ce dernier conférait à l'expédition une visée scientifique. Plutôt que de les faire apparaître au côté des objets ethnographiques «accumulés» dans le Musée d'ethnographie du Trocadéro, les collections contenant les photos de la *Croisière Noire* prenaient place auprès des chefs-d'œuvre de l'art occidental. Dans une partie de l'exposition, les photographies cohabitaient avec d'autres types de documents: objets, dessins, animaux disséqués, etc. Le visiteur pouvait parcourir le continent africain à travers ses vestiges matériels tout en ayant l'impression de revivre des expériences similaires à celles des expéditionnaires. Dans les archives du Musée du Quai Branly demeure entreposé un volume où sont conservées des rédactions scolaires, corrigées en rouge par le professeur, faisant part de leur visite à l'exposition. (Ces travaux s'intitulent «Une visite à la *Croisière Noire*». Le professeur, pour enseigner à un enfant comment conclure correctement le récit, ajouta à la fin d'un des devoirs: «je conserve de cette visite un très vif souvenir et certes, si je pouvais visiter moi-même ces pays mysté-

rieux, quel plaisir ce serait!»). En outre, au pavillon Marsan on réserva une salle exclusivement consacrée aux photographies. Ici furent exposées les images, agrandies et volontairement mises à l'écart du reste des documents, devenant ainsi des objets d'appréciation esthétique à part entière. De son côté, Alexandre Iacovleff, le peintre associé à l'expédition inaugura une exposition de peintures et de dessins à l'hôtel Jean Charpentier de Paris, le 7 mai 1926. Le documentaire, filmé et monté par Poirier, fut projeté dans plusieurs capitales européennes comme Londres ou Rome; sa sortie au Théâtre de l'Opéra de Paris fut un grand événement social qui compta avec la présence du Président de la République.

Malgré les déclarations directes de Haardt ou celles mentionnées dans les journaux, la *Croisière Noire* fut bien plus un *raid* automobile sportif qu'une mission scientifique. Non seulement de par son travail effectif, mais également par ses activités autres que celles concernant le voyage: les photos et les prises de vue des paysages, des ethnies, des danses et du folklore en général. Si nous analysons ces représentations –sur lesquelles nous reviendrons plus tard en nous rapportant aux photographies prises par la Mission Dakar-Djibouti– on s'aperçoit qu'il s'agit surtout d'un récit très détaillé des observateurs selon l'épique masculine dont on a déjà parlé, qui se photographiaient eux-mêmes tout au long des mésaventures au cours de leur épopée. Quant à ce qui est observé par eux, c'est une vision primitive, exotique, mystérieuse, hostile et grandiose de l'Afrique dans sa nature luxuriante qui nous est donnée. Comme l'avait affirmé Robert de Beauplan dans l'article du 17 oc-

tobre paru dans *l'Illustration*, se référant au documentaire filmé par Poirier, quelques mois avant sa sortie: «Il est conçu et construit pour être un spectacle et pour faire revivre sous les yeux du public, d'un façon aussi dramatique que pittoresque, les aventures de cette randonnée extraordinaire, de cette véritable *Croisée Noire* aux innombrables péripéties. Quel autre moyen permettrait mieux que l'écran de rendre sensibles et vivants les événements, les incidents, la satisfaction, les déceptions, les impressions, bref, l'existence quotidienne semée d'imprévue des voyageurs intrépides, parmi la nature nouvelle, les bêtes fauves et les hommes inconnus?».<sup>40</sup>

### Ces obscurs objets du désir.

Si la *Croisière Noire* fut, malgré son importance exceptionnelle, un *raid* automobile de plus, pourquoi avons-nous affirmé qu'au cours du processus de construction de la nouvelle autorité ethnographique, le chef d'un *raid* est l'une des figures rivales du monde africain face à laquelle cette nouvelle autorité doit s'affirmer? (Il faut souligner que la perception qu'avaient alors les participants est différente à celle que nous avons maintenant). En premier lieu, parce que les raisons à l'origine du projet de la *Croisière Noire* et ceux qui présidèrent la réalisation de la Mission Dakar-Djibouti étaient très similaires: réunir une information scientifique de premier ordre sur les territoires colonisés, dans le but de rendre plus humaine l'entreprise coloniale à un moment où l'on croyait que l'Afrique ancestrale et ses productions matérielles disparaissaient à toute vitesse. En deuxième lieu, parce que la Mission Dakar-Djibouti eut re-

39 / Voir principalement la revue *l'Illustration*, «De l'Algérie à Madagascar en autochenilles I», 26 septembre 1925, n° 4308 et *l'Illustration*, «De l'Algérie à Madagascar en autochenilles II», 17 octobre 1925, n° 4311. Également, *l'Almanach Citroën*, 1932.

40 / «De l'Algérie à Madagascar en autochenilles II», *l'Illustration* 17 octobre 1925, n° 4311, p. 413.

cours à un système de promotion et de collecte de fonds comparable à celui de la Croisière Noire: on concourait grâce au soutien financier de sociétés privées qui complétaient, comme dans le cas de la Dakar-Djibouti, les subventions publiques insuffisantes. En troisième lieu, parce les deux expéditions furent entourées de toute une série d'événements de promotion, aussi bien avant le départ (exposition de l'intendance de l'expédition, conférences radiophoniques, articles de journaux) comme après l'arrivée à Paris (exposition du «butin» –pour reprendre l'expression de Rivet et Rivière à son article de *Minotaure*–, des expéditions, projection du film monté à partir des images filmées, etc.), ce qui faisait que le grand public puisse les mettre sur le même plan.

Mais l'on ne doit pas oublier une question épistémologique absolument fondamentale. Bien que seul cinq années séparent la Croisière Noire de la Mission Dakar-Djibouti, le contexte académique et scientifique dans lequel elles se déroulèrent était tout à fait différent. Entre ces deux expéditions, en 1925, l'Institut d'Ethnologie de Paris fut fondé. Un changement important se produisit à ce moment-là dans l'ethnologie française. Il n'était pas envisageable de concevoir et d'accepter un savoir sur l'altérité culturelle qui ne repose pas sur des principes méthodologiques qui réguleraient la pratique de l'ethnographie. D'où l'un des buts fondamentaux de l'Institut d'Ethnologie, que le projet de loi déposé à l'Assemblée Nationale rappelait: former des travailleurs de terrain capables de mener à bien des recherches ethnographiques rigoureuses. L'Afrique pittoresque n'avait plus

sa place dans un discours qui aspirait à l'objectivité. Les ethnologues devaient s'intéresser à la vie quotidienne, aux manières et coutumes, aux techniques, aux systèmes de parenté, aux rites et aux fêtes, aux croyances...; en définitive, ces chercheurs devaient observer et consigner toutes les productions matérielles et non-matérielles résultant de l'interaction sociale spontanée qui constituaient la «Vie» du natif. Ce fut au sein de l'Institut d'Ethnologie que la Mission Dakar-Djibouti fut organisée. En outre, la réorganisation du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, dirigé par Paul Rivet, assisté par Georges-Henri Rivière, constitua un autre événement fondamental pour la nature de l'expédition que dirigerait Marcel Griaule. En bref, l'ethnologie académique française acquérait un caractère institutionnel; son assise reposait sur ces deux références fondamentales qu'étaient l'Institut d'Ethnologie et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Ce n'est pas par hasard que la Mission Dakar-Djibouti ait tenté malgré leurs points communs –certains étaient réels, et d'autres ne l'étaient qu'en apparence–, de prendre ses distances avec les activités de la traversée Citroën. Griaule connaissait bien le travail de cette dernière: comme George-Marie Haardt, il entretenait des relations avec la Société de Géographie de Paris. De fait, il tenta de négocier un partenariat avec cette célèbre entreprise automobile française. Celui-ci ne vit pas le jour. Peut-être parce que quelques mois à peine après le départ de Griaule et des siens, Georges-Marie Haardt relèverait un défi technique plus important que celui qui fut réalisé en Afrique en 1924: la traversée du continent asiatique de Beyrouth à Pékin,

mission qui serait connue sous le nom de la *Croisière Jaune*.

Au cours d'un entretien journalistique avec M. Marcel Griaule, chef de la Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti, réalisé un peu plus d'un an avant le départ et intitulé «De l'Atlantique à la Mer rouge à travers le continent noir», le conflit de légitimité avec les participants aux *raids* sous-tend tout le texte dès les premières lignes. L'entretien se révèle être un document d'un intérêt considérable parce que, outre les déclarations textuelles de l'ethnologue, le journaliste écrit son texte en suivant pratiquement les indications de ce dernier.<sup>41</sup> Il semble que les aventures des as du volant ou de l'hélice aient laissé place à un monde ne permettant plus l'exploration. Mais cela est dû au fait que «l'on ne fait pas suffisamment la distinction entre un raid et une mission scientifique». Il ne s'agit pas de mépriser les «modernes sportifs» mais de tenir compte le fait que «l'homme de laboratoire est un observateur» qui a ses propres besoins. Tous deux sont des voyageurs, aux objectifs différents certes, mais pas opposés. Le sportif ouvre la voie que le savant mettra à profit: «le *sportsman* veut 'tuer le temps'; le savant, cherche, au contraire, à l'allonger– s'il est possible! L'un passe, fille; l'autre s'arrête et observe». Il se trouve que dans les derniers temps, il y avait eu beaucoup plus de raids, disait Habe, que d'expéditions scientifiques. Dans ce contexte, la manière dont la mission et son chef sont présentés est significative. En effet, l'article s'attarde autant sur les mérites académiques de Griaule que sur l'énumération des institutions qui soutiennent sa mission. Pour ce qui est de son

41 / Ce qui est évident, puis qu'il emploie des expressions littérales prises d'autres textes de Griaule. Voir Jean Habe, «De l'Atlantique à la Mer Rouge à travers le continent noir. Un entretien avec M. Marcel Griaule, chef de la Mission Ethnographique et Linguistique Dakar-Djibouti», *Ami du Peuple*, 2 de février de 1930.

portrait, l'artifice rhétorique consiste à le distinguer du cliché du savant, rat de bibliothèque, maigre, barbu et chaussé de lunettes aux verres épais... Alors que l'on pense découvrir quelqu'un dans ce genre ou bien «un vieux broussard barbu», on découvre un homme agile, jeune, trentenaire, décontracté, plein de vitalité... en bref, un homme doté des caractéristiques du sportif, de l'aventurier. Mais aussitôt après, sont énumérées toutes les distinctions académiques scientifiques qui sont les siennes, ainsi que la liste des institutions qui le soutiennent. «Ce jeune explorateur» est assistant au Laboratoire d'Ethnologie, diplômé de l'École des Langues Orientales, secrétaire général de la Société des Africanistes et membre de l'Institut Français; en outre, il avait déjà réalisé en 1928-29 une mission scientifique en Abyssinie. Quant aux institutions académiques et politiques qui l'ont nommé à la tête de la mission ethnographique et linguistique, l'énumération est détaillée et impressionnante: l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris et le Musée National d'Histoire Naturelle, les ministères de l'Instruction Publique et des Colonies, l'Académie des Inscriptions et de Beaux-arts de l'Université de Paris, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, l'Académie des Sciences des Colonies, la Société Géographique, le Comité de l'Afrique Française et les Gouvernements de l'Afrique Équatoriale Française, du Cameroun, de la Côte Française des Somalies, «etc. etc.».<sup>42</sup> Quand Griaule se met à énumérer le nom de ceux qui vont l'accompagner dans la réalisation de son projet, il ne se prive pas de préciser: «Remarquez que notre personnel, à l'exception peut-être de l'archiviste [*i.e.*, Michel Leiris],

se compose uniquement de spécialistes». Du point de vue de l'institutionnalisation de l'ethnologie et malgré l'important soutien officiel, l'affirmation de Griaule quand, de retour d'Afrique, il fait le compte-rendu de son voyage dans le numéro spécial que lui a consacré la revue *Minotaure*, est significative. Comparant le nombre d'avocats, de médecins ou d'ingénieurs au nombre d'ethnographes, il affirme que l'ethnographie, «bien qu'elle ait maintenant sa place parmi les sciences, n'est pas une route officiellement ouverte aux jeunes: elle est encore aujourd'hui plus une vocation gratuite qu'une carrière».<sup>43</sup>

Cette autorité ethnographique, disputée, une fois établie et affirmée, replace l'«homme blanc sur le terrain», auquel est concédée, s'il est formé et agréé par l'ethnologue, une autorité partielle et déléguée. En effet, Griaule commence à faire le schéma du parcours de son expédition et de ses objectifs. Il a l'intention de mener une recherche «extensive» en territoire colonial français et deux «intensives», l'une de six mois au Cameroun et l'autre en Abyssinie. Il importe peu de savoir, pour ce qui nous concerne, que lorsque le voyage eut lieu un an après, une de ces recherches intensives les plus importantes ne se fit pas au Cameroun mais dans un endroit qu'il ne mentionne pas ici: la falaise de Bandiagara, au pays dogon. Cette recherche marque le début d'un des travaux systématiques les plus connus et les plus singuliers de l'ethnographie française par la suite. Ce qu'il faut maintenant signaler ce sont les raisons avancées par Griaule pour justifier cette division du travail. Dans le cas de la traversée des colonies françaises le but est la prise de contact avec

les organismes administratifs et militaires en vue d'une collaboration ultérieure: «Il est évident qu'un chef de poste ou un administrateur peut devenir un excellent observateur... si on lui inculque certaines méthodes scientifiques... Il doit agir selon les directives qui lui seront données par les organismes scientifiques de la métropole dont la mission est de centraliser toutes les informations, toutes les communications... Nous comptons dans nos établissements coloniaux – civils et militaires – une véritable armée de collaborateurs 'bénévoles', à nous de les utiliser. Telle était la fonction à laquelle devaient contribuer – ceci a été déjà dit –, les *Instructions sommaires pour les col-lecteurs d'objets ethnographiques*, rédigées et publiées un an après cet entretien. Ce qui indique que le plan de travail ainsi que la conception qui l'étayait n'étaient pas une petite note insignifiante, un projet dans l'air du temps, mais reposaient, au contraire, sur une idée bien réfléchie. Étant donné qu'en Abyssinie, on ne disposait pas d'une telle armée de coopérants «bénévoles» et que le pays traversait une situation politique qui favorisait l'accès des puissances étrangères rivales, il fallait se dépêcher car «tout document qui n'est pas collecté est perdu à jamais pour la science».

En tout cas, dans la justification des enquêtes de terrain intensives ou extensives, ce que nous pourrions qualifier d'obsession pour les objets – pour toute sorte d'objets de l'interaction sociale quotidienne, objets que Griaule qualifie ici de 'témoins' de ces civilisations agonisantes – est encore présent. Or, cette passion pour les objets a certes une justification muséale, celle de combler les lacunes des collections africai-

42 / Mises à part les institutions mentionnées dans cet article, La Mission Dakar-Djibouti fut sponsorisée par le Ministère de l'Agriculture (Institut de Recherches Agronomiques), l'Institut de la France (Académie des Inscriptions et des Belles Lettres), l'Université de Paris (Fondation David-Weill), la Fondation Nationale pour l'Étude des Sciences et des Civilisations Étrangères (Fondation de la Comtesse de Montfort), l'École

Nationale des Langues Orientales Vivantes, la Société des Amis du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, l'Association Française pour l'Avancement des Sciences, le Comité Français pour l'Étude Scientifique des Problèmes des Populations, le Centre International de Synthèse, l'Institut Colonial Français, l'Union Coloniale Française et la Ligue Maritime et Coloniale Française.

43 / Griaule, M., «Introduction Méthodologique», *Minotaure*, n° 2 (numéro spécial), *op. cit.*

nes du Musée d'Ethnographie du Trocadéro afin qu'il soit au niveau des grands musées. Parce que si ces objets sont dignes d'avoir une place au musée, ce n'est pas seulement pour corriger une carence ou pour rehausser le prestige national dans le concert international, mais pour le statut ontologique et épistémologique particulier qu'ils incarnent. D'ailleurs, cette ethnologie centrée dans les objets du point de vue méthodologique, est une manière de résoudre un problème signalé par Malinowski dans son texte *Les Argonautes du Pacifique Occidentale* ou il essaie de consolider la nouvelle autorité ethnographique.

En effet, il dit que l'ethnologue est à la fois son propre chroniqueur et son propre historien et que même si ses sources sont facilement accessibles, la difficulté qu'elles posent n'est pas due à leur complexité mais à leur caractère extrêmement évasif:

*«...plutôt que de documents matériels bien définis, celles-ci partent des souvenirs et des comportements d'êtres vivants. En ethnographie, entre le matériau brut de l'observation – tel qu'il se présente au chercheur dans ses propres observations, dans les récits des indigènes et dans le kaléidoscope de la vie tribale – et l'exposé ultime et théorique des résultats, il y a souvent une distance énorme à parcourir. Abolir cette distance est la tâche qui incombe à l'ethnologue au cours des années laborieuses qui séparent l'heure où il arrive sur une plage indigène et essaye d'entrer en contact avec les habitants, de l'époque où il couche ses conclusions sur le papier».*<sup>44</sup>

Ainsi donc, l'objet tel que le conçoit Griaule apporte la stabilité matérielle que Malinowski réclamait. Dans la distance non seulement temporelle mais aussi épistémologique qui sépare le modeste *impout* du

travail de terrain de l'*output* élaboré de la monographie ethnologique achevée, l'objet est le témoin qui incarne une multiplicité d'informations d'ordre social pour autant qu'il condense un réseau complexe de pratiques et de relations sociales. De sorte que l'objet devient matière d'étude pour différents spécialistes et que le travail ethnographique n'incombe plus seulement à un sujet isolé, omniscient, transparent et omniprésent, mais à une équipe qui travaille de manière coordonnée et coopère pour atteindre un même but: comprendre le sens de la vie d'une certaine communauté sociale. Prenons l'exemple d'un type de papiers. Le botaniste étudiera quelles espèces végétales ont été utilisées lors de sa confection et le technologue les techniques artisanales. Le photographe captera non seulement l'objet mais aussi l'exercice des habiletés techniques permettant leur production et leur utilisation. Le musicographe enregistrera les chansons du vannier et le linguiste en notera les paroles. Finalement, l'ethnologue s'informerait sur les multiples usages des objets de vannerie, des légendes et des coutumes propres à ceux qui se consacrent à cet artisanat. L'ensemble de la conférence que Griaule donna, peu avant de partir, au Musée d'Ethnographie du Trocadéro durant le soir où eut lieu le vernissage de l'exposition de l'intendance, résume ce point de vue. Mais à son retour, Griaule revient sur ce point: «L'ethnologue-qui-fait-tout est une conception périmée». Concevoir le travail ethnographique indépendamment des habiletés de chacun est une idéalisation stérile. Celui qui n'a pas un certain sens pratique trouvera difficile de comprendre une technique et celui qui n'a

pas d'oreille ne pourra pas faire de transcriptions phonétiques. La nécessité du «travail en équipe» provient de la multiplicité des sujets d'étude ainsi que de la multiplicité des procédés d'observation et des capacités qu'ils impliquent. Autre point absolument fondamental, sur lequel nous reviendrons: l'«observateur solitaire sera vite débordé sur le plan matériel» quand l'objet d'étude est un événement complexe du point de vue spatio-temporel.<sup>45</sup>

Or, cette nouvelle conception onto-épistémologique de l'objet ethnographique entraîne une nouvelle forme d'exposition une fois qu'il aura été arraché à son cadre de vie pour faire son entrée au musée de la métropole. L'ancien musée d'ethnographie – c'est-à-dire celui du Trocadéro avant l'arrivée de Rivet et Rivière – dispose ses objets selon le concept de la «panoplie». La panoplie – l'exemple sur lequel Griaule s'appuie est la panoplie d'armes – ne permet pas de connaître quoi que ce soit de l'objet exposé, ni son pays d'origine, ni son utilisation ou sa fonction, sa fabrication... La panoplie est un amalgame désordonné (du point de vue ethnographique) dont le seul critère de disposition repose sur les points de vue esthétique de celui qui les a disposés. Cette notion de panoplie ne se limite pas à une définition au sens strict du terme qui définit ce concept. Une vitrine peut également être organisée selon le modèle de la panoplie, d'autant plus si l'on y ajoute le critère militaire d'«alignement»: les objets sont placés en fonction de leur taille, les plus grands au centre et les autres autour, en ordre décroissant. De plus, on ne peut regarder les objets que depuis un seul point de vue, le point de vue frontal, comme s'il s'agissait de tableaux, de dessins

44 / Malinowski, B., *op. cit.*, p. 21.

45 / Griaule, M., «Introduction Méthodologique», *op. cit.*, p. 8.

ou de gravures. Cependant, affirme Griaule, «La nouvelle méthode enseignée à l'Institut d'Ethnologie consiste à envisager l'objet en fonction, non de l'effet artistique, mais de l'enseignement qu'il est possible d'en tirer. Il s'agit d'entourer chaque objet d'une espèce de gaine de vie. Bien que situé dans une vitrine, à des milliers de kilomètres de son lieu d'origine, il faut que cet objet reste enveloppé en quelque sorte du reflet de sa vie quotidienne».<sup>46</sup>

Ce point de vue sur les objets remonte à Marcel Mauss, comme on peut le voir dans son *Manuel d'ethnographie*.<sup>47</sup> Objets et témoignages oraux doivent être tous deux interprétés, mais à la différence des seconds, les premiers ne mentent pas. L'objet, pour reprendre la terminologie de Durkheim, constitue en soi un témoignage du «fait social», mais sa capacité à apporter des évidences différées dépend de l'ensemble complexe d'inscriptions qui le rendent intelligible quand on l'inscrit dans ses coordonnées sociales. C'est pourquoi une fois recueillies sur le terrain il fallait leur assigner «un numéro écrit à l'encre, qui renvoyait à un inventaire et à une fiche descriptive qui constitueraient un rapport sur l'utilisation et la fabrication de l'objet». De plus, «la fiche descriptive serait accompagnée de plusieurs annexes, en particulier un annexe photographique et, si possible, une annexe cinématographique. Un dessin sera joint chaque fois qu'il faudra montrer le maniement de l'objet, un mouvement de la main ou du pied...».<sup>48</sup> Après ce que nous venons de dire, il est manifeste qu'un tel procédé fut celui qu'adoptèrent Griaule et les siens lors de la Mission Dakar-Djibouti. Dans le texte *Les Instructions sommaires...*

— dont bien des paragraphes rappellent le *Manuel d'ethnographie* de Mauss— on insiste sur ce point même si on l'envisage du point de vue muséographique: «C'est en entourant l'objet d'une masse de renseignements techniques ou autres, et de toute une documentation (photos, dessins, observations) qu'on parviendra à éviter qu'une fois dans le musée il se transforme en objet mort, abstrait de son milieu et incapable de servir de base à la moindre reconstitution».<sup>49</sup> La raison d'être de cet écho vient du fait que la publication des *Instructions sommaires...* (1931) est antérieure au *Manuel d'ethnographie* (1947); cependant, les *Instructions...* furent rédigées à partir des cours que Marcel Mauss donna à l'Institut d'Ethnologie; ces leçons, qui ont pour titre «Instructions d'ethnographie descriptive à l'usage des voyageurs, des administrateurs et des missionnaires», dictées à l'Institut de 1925 à 1939 furent réunies par la suite pour être publiées dans le *Manuel*.

De ce point de vue, si le système de fiches annexes à un objet compile l'observation plurielle et transversale d'un groupe de spécialistes, les dessins, mais surtout les photographies et les films, permettent la décompression interprétative et même d'en découvrir des aspects qui, lors de l'observation initiale *en plein air* purent passer inaperçus. Cependant, le problème de l'existence d'affaires ou d'événements porteurs d'une évidence ethnographique mais qui ne peuvent pas être qualifiés d'objets dans le même sens que les objets exhibés dans une vitrine existe bel et bien. Cela signifie que pour Mauss il existait des activités à travers lesquelles le corps lui-même se transformait en objet. Dans les *Instructions sommaires...*,

Marcel Griaule et Michel Leiris, à partir de leurs cours, désignèrent sous le nom de «Technologie proprement dite» «tous les arts de la production matérielle non esthétique». Mais, outre le feu, le travail de la pierre et du bois, la céramique, la vannerie, la sparterie, les systèmes de transport et d'achat, etc., ils introduisirent l'item «Techniques pures» et, en sous-paragraphes, celui qui prit le nom de «Techniques du corps» (expression qui sera clairement différenciée dans le *Manuel d'ethnographie* de Mauss). Dans son manuel, le maître défend l'idée selon laquelle quand on photographie des objets, on ne doit pas seulement photographier leurs «techniques de fabrication» (comment ils sont, comment ils sont produits), mais aussi les «techniques du corps» (comment on les utilise, le corps réalisant les manipulations que chaque objet induit ou requiert).

Or, l'expression «techniques du corps» est complexe et peut entrer en concurrence directe — voire en contradiction — avec l'hégémonie qui avait été réservée à l'objet matériel pendant le processus d'interprétation de l'action sociale; car il est évident qu'une multitude d'actions significatives n'ont pas pour médiateur une manipulation quelconque de quelque objet que ce soit. Dans les *Instructions sommaires...*, cette question n'est pas abordée; il est seulement dit que la photographie sert à recueillir ces «techniques du corps» en montrant les «postures de travail, la manière de marcher, de courir, de se reposer, de dormir...». Mais Marcel Mauss ne put ignorer cette question et, sans renoncer à son point de vue initial, il y consacre un essai publié en 1936<sup>50</sup> sous le titre «les techniques du corps», qu'il définit comme

46 / Voir la conférence de Marcel Griaule «Buts et méthode de la prochaine mission Dakar-Djibouti» publié dans ce livre.

47 / Mauss, M., *Manuel de ethnografía*, Fondo de Cultura Económica, Buenos Aires, 2006.

48 / Mauss, M. *Manuel de ethnografía*, op. cit., p. 34.

49 / *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*, op. cit., p. 10.

50 / *Journal de Psychologie*, XXXII, n° 3-4, 15 mars 1936. Le texte reproduisait une communication présentée au congrès de la *Société de Psychologie* le 17 mai 1934, c'est-à-dire, un peu plus d'un an après la Mission Dakar-Djibouti.

«les façons dont les hommes, société par société, d'une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps». Et il semble conscient du problème qu'implique le fait de comprendre des actions qui ne dépendent pas d'objets matériels temporellement persistants.<sup>51</sup> De sorte que, pour être cohérent avec sa théorie, il «étire» la notion d'objet par rapport au sens dans lequel il l'avait employée et finit par dire que «le corps est le premier et le plus naturel instrument de l'homme. Ou, plus exactement, sans parler d'instrument, le premier et le plus naturel objet technique, en même temps moyen technique, de l'homme, c'est son corps».<sup>52</sup> Le corps, bien qu'il ne puisse devenir pièce de musée, devient objet. C'est ainsi que sont contournées les objections qui auraient pu résulter de la mise en pratique de sa théorie par la Mission Dakar-Djibouti.

Quelle meilleure manière de recueillir tout ce qui a un rapport avec le corps que la photographie? Outre les photographies des objets collectés sur le continent africain, la Mission rapporta un matériau photographique considérable sur les jeux d'enfants –au cours desquels seule l'habileté de ces derniers à faire des tours humaines et autre type de figures intervient–, les différents types de coiffures, etc. Nous ne disposons pas de conclusions définitives sur l'importance du travail de terrain de la Mission conduite par Griaule (ni sur sa composante photographique) dans la redéfinition du concept d'objet de Mauss. Cependant, il n'est pas invraisemblable de penser que la somme importante de documents variés apportée par la Mission conduisit ce dernier à reconsidérer un point jusqu'alors assumé. Plus tard, en concordance avec les

idées de Mauss et à partir de son expérience de terrain pendant plus de vingt ans, Griaule reviendra sur le statut de l'objet ethnographique et sur l'importance de la photographie pour sa compression. Pendant la Mission il avait appliqué les principes de la pratique photographique tels qu'ils étaient exposés dans les *Instructions sommaires...* La production d'images avait été soumise à un contrôle rigoureux, étant donné la nécessité d'établir des différences avec les images pittoresques du continent africain, comme celles de la *Croisière Noire* Citroën. En même temps que l'on prenait et développait ces photos, on annotait dans un cahier photographique le numéro du cliché, la nature de la scène, une brève description, etc. Les prises devaient présenter, en vue d'une consultation ultérieure, le moins d'ambiguïté possible, de sorte que le photographe se voyait dans l'obligation d'éviter «tout effet artistique, afin de rendre compte le plus exactement possible de la réalité».<sup>53</sup> Les photographies de la Mission Dakar-Djibouti montrent de toute évidence que le regard du photographe à travers l'objectif de son appareil était conditionné par le système de classement des objets tel qu'il était recommandé dans les *Instructions sommaires...*: «Technomorphologie» (des images qui montrent l'adaptation d'un peuple au territoire qu'il habite: paysages, ponts, forêts, etc.); «Techniques proprement dites» (céramique, métallurgie, travail de la pierre et du bois, etc.), «Esthétique» (jeux, arts plastiques, arts musicaux), «Monuments de l'activité sociale» (phénomènes religieux, phénomènes juridiques, phénomènes économiques, etc.). Dans le cas des «techniques proprement dites», les photo-

graphies montrent les objets terminés sous différents angles de vue, comment ils sont fabriqués et comment ils sont utilisés. La tentative de capter l'objet comme une totalité complexe conduisit parfois Griaule à utiliser plusieurs appareils en même temps, voire à recourir à des techniques de reconstitution d'images en trois dimensions, comme les vues stéréoscopiques.

Cependant, la Mission Dakar-Djibouti dut affronter d'autres actions plus complexes qui se déroulaient sur des territoires géographiques différents, ou dans un espace-temps qui pouvait durer des semaines, des mois, voire des années au cours desquels les gestes étaient dépourvus de rapports techniques avec le monde des objets tridimensionnels. Le cas le plus connu qui ait été étudié par l'équipe de Griaule fut celui des funérailles d'un chasseur Dogon en février 1931. Il ne s'agissait plus désormais de capter les côtés les plus pittoresques de ce rituel ni de construire des images en jouant sur les personnages, la focalisation ou le temps d'exposition, comme cela avait été fait lors de la *Croisière Noire*. Il s'agissait au contraire de réaliser une étude détaillée sur tous les moments de ces obsèques en identifiant les personnages, en définissant les scènes différentes où elles se déroulaient, en comprenant leur sens dans leur ensemble, etc. Au total, près de 140 photographies furent prises pendant les journées que durèrent ces funérailles. La scène était un espace complexe du point de vue temporel et spatial et l'équipe devait être souple et précise dans ses décisions et dans sa mobilité si elle voulait capter l'événement dans sa complexité. Ainsi, plusieurs appareils photos furent placés en différents endroits pour

51 / Mauss, M., «Les Techniques du Corps», Marcel Mauss (éd.) *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 2003, p. 365.

52 / Mauss, M., «Les Techniques du Corps», Marcel Mauss (éd.), *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 2003, p. 372.

53 / *Instructions sommaires...*, op. cit., p. 27.

rendre compte de leur déroulement. L'une d'elles captait la scène sur la place, de loin et en hauteur. De cette sorte, les plans généraux en plongée permettaient de reconstituer le cadre spatial de l'action d'ensemble. Pendant ce temps, deux appareils se mêlaient à la multitude pour offrir un regard fragmentaire mais plus proche. En outre, le déplacement au cours du rituel d'un endroit à un autre du village – par exemple, de la place à la maison du défunt – impliquait de transporter les appareils d'un endroit à un autre en fonction des mouvements. Par ailleurs, en certaines occasions, deux actions différentes se déroulaient en même temps dans des espaces différents. La photographie devait en rendre compte.

Dans la revue *Minotaure*, Griaule utilisa le travail réalisé sur les funérailles dogon pour illustrer ce qui se rapproche le plus à l'idéal de la recherche en ethnographie. En 1957, il reviendra sur ce travail dans son ouvrage *Méthode d'ethnologie*.<sup>54</sup> Dans le cas de la revue *Minotaure*, un croquis servant à asseoir son discours, montre un plan de travail sur la place où avait lieu une partie du rituel le deuxième jour des funérailles. Griaule raconte que sept chercheurs situés en divers endroits devaient étudier les différents aspects de la cérémonie. L'un d'entre eux, dit l'ethnologue, devait dominer toute la scène du haut d'un rocher situé au nord-ouest de la place. Ce chercheur était chargé de photographier les groupes de personnes et de noter leurs mouvements. Le deuxième, caché à l'ombre de la maison des femmes qui avaient leurs règles, devait étudier les réactions de ce groupe, les allées et venues de certains individus ainsi que les visites que certains parents du mort

rendaient dans cet endroit. Pendant ce temps, les autres chercheurs, au nombre de sept, munis d'un appareil léger ou d'un carnet de notes, devaient se déployer: certains se mêlaient à la population, d'autres se plaçaient aux entrées de la place, d'autres encore parcouraient les rues environnantes en direction de la maison du défunt, surveillaient l'orchestre, étudiaient minutieusement les gens en deuil venus d'autres villages, observaient les faits et gestes des porteurs de torches ainsi que les diverses réactions des femmes qui leur faisaient face; «de jour comme de nuit, des chronomètres individuels permettront à chacun de noter les heures de leurs observations». <sup>55</sup> Ce travail empirique devait jeter les bases du travail ultérieur au cours duquel les autochtones allaient être interrogés et il devait permettre en dernière instance de cerner le sens du système complexe des faits et gestes accomplis.

Revenons maintenant – de fait, nous ne l'avons pas abandonné – au point qui nous intéresse: l'importance des photographies destinées à capter les «techniques du corps» qui n'ont pas de projection sur les objets matériels. Si Marcel Mauss avait déjà donné une réponse à ce problème, Marcel Griaule y apportera également sa contribution. Dans sa *Méthode de l'ethnographie*, il établit une différence entre les «faits relativement stables» et «les faits en mouvement». Griaule affirme qu'«un objet, un édifice, sont des faits relativement stables. Ils fixent et représentent un moment de l'activité et se situent dans la série des mouvements qui les ont créés, qui les utilisent et qui les détruisent». <sup>56</sup> Ces phénomènes, dira-t-il, sont plus faciles à observer, de par leur durabi-

lité. En revanche, les faits en mouvement «sont fugitifs, complexes et apparaissent rarement à leur observateur dans leur unité». Certains durent très peu, parfois à peine une fraction de seconde. Griaule cite une nouvelle fois en exemple les funérailles du chasseur Dogon: «Les funérailles comprennent la mort, l'enterrement, les fêtes des funérailles, qui se déroulent souvent en deux temps et englobent le deuil familial, la fin du deuil, l'établissement du statut du mort. L'ensemble peut parfois durer plusieurs années». <sup>57</sup>

Comme il est difficile de comprendre les objets qui sont en jeu dans ces actions, ou de les trouver, si tant est qu'ils existent! Mais même dans le cas des «faits stables», Griaule se rend compte que certains ne sont pas collectionnables. L'ethnologue français donne l'exemple précis des coiffures que nous avons mentionné auparavant. Mais on pourrait en ajouter bien d'autres, tels que les scarifications corporelles et les difformités corporelles provoquées, etc. Il frise même l'hérésie à un moment donné quand il remet quasiment en cause le maître Mauss en affirmant: «On remarquera ainsi que ce qui est matériel constitue des jalons dans l'observation des faits en mouvement et qu'en faire l'objet principal de la recherche revient à tronquer singulièrement l'activité humaine». <sup>58</sup> Ici, dans une certaine mesure, c'est la photographie qui rend sa «densité» ontologique à l'action; mais dans ce cas, à la différence de Mauss, pas par rapport avec les objets, mais par comparaison avec le discours écrit. Griaule affirme même que chaque cliché constitue en soi une fiche dont tous les détails doivent être annotés sur place (d'où l'importance de développer les

54 / Pour une analyse approfondie du travail photographique de la Mission Dakar-Djibouti, voir: Anne-Laure Pierre, «Ethnographie et photographie. La mission Dakar-Djibouti», *Gradhiva*, n° 7, 1989/1990 et Hasan G. López Sanz, «Memoria colonial y etnohistoria de la mirada. Las fotografías de la Misión Dakar-Djibouti», *Pasajes. Revista de pensamiento contemporáneo*, n° 24, 2007.

55 / Griaule, M., «Introduction Méthodologique» et «Le Chasseur du 20 octobre (cérémonies funéraires chez les Dogon de la falaise de Bandiagara, Soudan Français)», *Minotaure*, op. cit., p. 10 et suivantes.

56 / Griaule, M., *El método de la etnografía*, Éditions Nova, Buenos Aires, 1957. p. 71.

57 / *Ibidem*, p. 78.

58 / *Ibidem*, p. 83.

images immédiatement): «la photographie étaye la fiche, resserre l'enquête à travers une série d'images».

Ce qui a été dit jusqu'à maintenant sur la photographie pourrait induire la conclusion erronée selon laquelle les images que donna la Mission Dakar ne concernent que les «techniques proprement dites» et les «techniques du corps». Il se trouve qu'il existe un autre ensemble de photographies qui fut consacré aux paysages et aux vues. Les notes des carnets photographiques permettent de situer précisément les scènes: lieu, emplacement, etc. Pour les paysages, le recours aux photos panoramiques facilita le travail. Il en va de même pour les photos de lieux et de monuments. Quand ils ne pouvaient être représentés ainsi parce que trop proches de l'appareil, Griaule avait recours aux croquis faits à la main dans lesquels on indiquait la série de photographies au format habituel qui permettaient de composer la vue panoramique. Tel est le cas de l'abri Desplagnes, que Leiris nomma «la Jérusalem de la circoncision», et où ils découvrirent un grand nombre de peintures sur les murs de pierre. Il fallut photographier l'avant-corps en plusieurs parties qui, une fois réunies, constituèrent une grande vue panoramique. De plus, Griaule reproduisit le détail de chacune des peintures murales.

Par ailleurs, malgré le tournant qui s'opérait dans l'ethnographie en 1931, les travaux anthropologiques basés sur l'étude des traits physiologiques occupaient toujours une place importante. Paul Rivet lui-même, directeur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro –et, comme nous l'avons déjà signalé une des principales chevilles ouvrières de la

Mission–, était un anthropologue de la vieille école. C'est pourquoi la Mission Dakar-Djibouti rapporta une abondante documentation de ce type. Sur les photographies que la Mission prend des typologies humaines, ils suivent les canons propres à la photographie raciologique et anthropométrique de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, à certaines nuances près cependant. Certaines photographies de types physiques identifient le sujet représenté tout en évitant les noms de type ethnique. Il n'en est pas toujours ainsi: des expressions telles que «femmes kirdi», «type dogon», etc., se retrouvent dans les légendes des carnets photographiques. Ces représentations, tout comme les photographies anthropométriques ou même les nombreuses photographies qui furent prises au cours des «Villages Noirs» et pour les Expositions Coloniales, frappent aujourd'hui par leur côté antipathique (au sens étymologique du terme), leur manque de chaleur, leur aspect objectivant. Dans ces séries, il y a certaines photographies sur lesquelles les gens, réduites à des types, tiennent une ardoise où sont inscrits leur nom, l'ethnie et la caste auxquelles ils appartiennent. Il n'est pas rare de lire sur leurs visages le déplaisir de poser et même d'être photographiés.

Mais outre ces photographies qui correspondent aux catégories classificatoires du travail ethnographique, nous trouvons parmi les photographies de la Mission un échantillon intéressant d'images difficilement classables mais qui prennent tout leur sens si on les inscrit dans le contexte de l'époque et qu'on les relie au conflit de légitimités. La Mission ne se contente pas de photographier, elle se met aussi en scène dans ses tâches quotidiennes, sous l'appa-

rence de chercheurs-ethnographes. De sorte que la distance par rapport à d'autres représentations comme celles de la Croisière Noire ne repose pas seulement sur la manière de photographier les objets mais aussi sur la manière dont la mission se représente elle-même, dans l'accomplissement de son travail scientifique au cours de son périple à travers le continent africain. Il ne s'agit plus d'illustrer les prouesses techniques de l'expédition, l'intrépidité et le courage de ses membres, mais de montrer ce que fait une équipe d'ethnographes et la manière dont elle accomplit son travail. C'est pourquoi on voit à certaines occasions les membres de la Mission dans leurs tâches quotidiennes: en train de mener des recherches ethnographiques, de prendre des notes durant des cérémonies, des rituels, etc., de dessiner des objets, de les emballer, de prendre des photographies, etc. On dispose même d'au moins une photographie de quasiment tous les membres de la Mission les montrant au travail. Ainsi voit-on Marcel Griaule en train de développer des photographies sur plaque de verre dans son laboratoire improvisé, Michel Leiris prenant des notes ou rédigeant un rapport sous sa tente, Gaston-Louis Roux en train de copier les peintures de l'église d'Antonios en Éthiopie, Larget réparant un moteur, André Schaeffner menant ses recherches musico-graphiques, etc. Un travail qui les tenait pour de longues périodes éloignés de chez eux, qui perturbait la vie familiale des membres de la Mission et causait des ennuis émotionnels, ainsi que l'a décrit Geneviève Calame-Griaule dans ce même volume dans son texte magnifiquement intitulé *Le temps de l'absence*.

Clifford Geertz affirmait que dans les récits ethnographiques, moyennant les divers procédés rhétoriques propres de chacun des auteurs, l'ethnographe est présent dans son récit à travers le « moi, j'y étais ». Cet « être là-bas » donne au texte toute sa légitimité et contribue à sa vraisemblance. Vraisemblance qui véhicule l'idée selon laquelle si nous – qui « sommes ici » – avions « été là-bas », nous aurions vu et conclu la même chose que l'auteur.<sup>59</sup> C'est la raison pour laquelle il existe « un contrat narratif très minutieusement rédigé et respecté par l'écrivain et son lecteur. Les présupposés sociaux, littéraires et culturels communs à l'auteur et à son lectorat sont si profondément enracinés et institutionnalisés que des signes presque imperceptibles sont à même de transmettre des messages importants ». <sup>60</sup> Malinowski utilise parmi d'autres ce procédé rhétorique: il nous invite à nous mettre à sa place et pour ce faire, nous fait partager ses souvenirs, ses émotions et ses sensations. Il nous dit à de très nombreuses reprises, donnant ainsi à ses mots une force emphatique, de suivre ses pas, d'imaginer quelle a été l'expérience qu'il a vécue, de sorte que nous y prenons part.

*« Imaginez-vous [le lecteur de son livre, N.S.D et H.L.S.] soudain, débarquant, entouré de tout votre attirail, seul sur une grève tropicale, avec, tout à côté, un village d'indigènes, tandis que l'embarcation qui vous a amené cingle au large pour bientôt disparaître.*

*... Imaginez encore que vous soyez débutant, dépourvu d'expérience préalable, sans rien pour vous guider ni personne pour vous aider. Il se fait que le Blanc est temporairement absent, ou bien indisponible, ou peu désireux de perdre son temps avec vous. Ceci correspond point pour point à ma*

*première initiation sur le terrain, sur la côte sud de la Nouvelle-Guinée... Je connus des périodes de découragement au cours desquelles je me plongeai dans la lecture de romans, un peu comme un homme se met à boire sous l'effet de l'ennui et de la dépression dus au climat tropical.*

*Imaginez alors votre première entrée dans le village, seul ou en compagnie de votre cicérone blanc. Quelques indigènes s'assemblent autour de vous, surtout s'ils sentent du tabac... Je revins en temps utile, et bientôt un groupe se forma autour de moi. Quelques compliments échangés en pidgin-English, un petit cadeau de tabac, créèrent une ambiance d'amabilité mutuelle. Je m'efforçai alors de commencer mon travail».*<sup>61</sup>

Dans le cas de Griaule et de son équipe, l'artifice rhétorique du « nous y étions » peut être remplacé par un « regardez et observez » qui montre les vicissitudes d'une équipe d'ethnographes au travail sur le terrain. La pléthore de reproductions photographiques du numéro spécial de *Minotaure* consacré à la Mission l'illustre. Mais malgré tout, le continent africain exerçait aussi un certain magnétisme et recéléait un *fantôme*, ce qui conduisait parfois les expéditionnaires à s'identifier à ces explorateurs intrépides et virils, auxquels en théorie ils ne voulaient pas être identifiés. C'est ainsi que l'on peut trouver sur l'ensemble du travail de la Mission certaines photographies qui relèvent davantage du discours des « grands explorateurs » que d'une expédition scientifique. On ne peut s'empêcher de percevoir ce halo propre à celui qui se croit au dessus du bien et du mal sur la photographie du campement de Niamey, sur laquelle on voit Michel Leiris et André Schaeffner coiffés de leur casque colonial, en train de fermer les emballages des collections réunies dans

la région, près d'une caisse de balles Gevelot et d'une autre de carburant Shell; ou cette autre sur laquelle on voit Marcel Griaule et André Schaeffner souriants, appuyés sur le capot de la voiture dans laquelle ils voyagent en territoire kiridi, entourés d'un groupe de natives nus. Il est vrai que ces photographies répondent parfois à des intérêts commerciaux en rapport avec le soutien financier que reçoit la Mission ou à des demandes de la presse, tel qu'on peut le lire dans une lettre dans laquelle Georges-Henri Rivière demande explicitement à Griaule de lui envoyer quelques images du type « grands explorateurs »: « On me réclame [la presse, N.S.D. et H.L.A.] beaucoup de photos. Je ne puis, ni n'en veux donner de techniques; envoie m'en trois ou quatre du genre explorateur pour rassasier la curiosité publique. Nous aurons peut-être bien besoin de l'opinion si, comme il est heureusement peu probable, le budget était reconduit d'une année à l'autre et si un collectif était nécessaire pour l'inscription de notre deuxième crédit ». <sup>62</sup>

### **Confiance, véracité et maïeutique ethnographique.**

La description malinowskienne de la méthode scientifique s'appliquant à l'ethnographie – un homme effectuant des séjours prolongés sur le terrain, très impliqué mais à la fois distant, omniprésent et transparent, un homme qui voit sans être vu, qui enregistre tout, mais dont l'observation n'altère pas l'objet observé, un « indigène asymptotique » – est purement un idéal. Un idéal critiqué indirectement par Griaule, lorsqu'il affirme que la figure de l'ethnographe-à-tout-faire est une figure périmée.

59 / Voir, C. Geertz, *El Antropólogo como autor*, Paidós, Barcelona, 1989, p. 139 et suivantes.

60 / Geertz, C., « Diapositivas antropológicas », Todorov, T. (éd.), *Cruce de culturas y mestizaje cultural*, Júcar, Madrid, p. 103.

61 / Malinowski, B., *op. cit.*

62 / Lettre de Georges-Henri Rivière à Marcel Griaule, 30 septembre 1931. Bibliothèque Centrale du Musée National d'Histoire Naturelle.

Il s'agit toutefois d'un idéal puissant qui a donné naissance à un type d'œuvres, appartenant à la période classique de l'ethnologie, qui est encore consulté aujourd'hui, au-delà du fait que ces œuvres soutiennent des théories anthropologiques désormais dépassées. Un idéal dont les fissures, les déséquilibres et les obstacles épistémologiques Malinowski a contribué à dévoiler lors de la publication posthume de *A Diary in the Strict Sense of the Term*.<sup>63</sup> Quant à Griaule et son équipe on pourrait dire quelque chose de pareil par rapport à la Mission Dakar-Djibouti, ses objectifs et sa méthode. Son exposé très convaincant sur l'observation transversale et plurielle d'une équipe coordonnée se heurte aux difficultés que lui-même constate et illustre par de nombreux exemples. Non seulement dans le cas des recherches de type «extensif» –qui furent majoritaires dans la Mission Dakar-Djibouti– mais également dans le cas des recherches de type «intensif». Les recherches extensives –l'étude d'une question donnée dans le nombre le plus élevé de sociétés– se heurtent en effet à quelques obstacles, tels que la rapidité, le manque d'information collatérale et la mauvaise connaissance du contexte, le peu de familiarité avec les informateurs et la mince, voire inexistante possibilité de croiser les témoignages. Griaule défend la méthode extensive et soutient qu'il existe des institutions et des aspects qui débordent une communauté sociale et que pour les comprendre, il faut mener une étude comparative –il n'utilise pas ces mots en réalité– portant sur plusieurs domaines. Malgré tout, il pense que si les recherches sont bien dirigées et que les informateurs n'ont

«aucune mauvaise foi, ni mauvaise volonté», il est possible d'obtenir «la révélation des secrets» qui va constituer la clef nécessaire à toute interprétation. Pourtant, l'argument –parfois implicite, d'autres fois explicite– qui justifie ce type de recherche est la collecte la plus ample et rapide possible d'objets ethnographiques destinés aux collections du musée de la métropole. Et c'est précisément sur ce point –en accord avec la justification de la valeur épistémologique des objets selon Mauss– que débute une fois de plus le texte de l'article «Introduction méthodologique», tel qu'il paraît dans la revue *Minotaure*.

Pendant, la recherche intensive se heurte également à certains problèmes. Griaule affirme que le type d'observation prévue pour les funérailles du chasseur Dogon –que nous avons décrites auparavant et qui sont schématisées dans ses croquis et fiches– «ne fut pas possible par manque de personnel». Le nombre de ceux qui observent doit être le même que celui des personnages observés, ou du moins équivalent au groupe d'acteurs ou d'assistants présents: il s'agit là d'une «règle [qui] exprime un idéal plus qu'une possibilité».<sup>64</sup> Mais la structure de cette méthode est telle que l'observation plurielle et transversale reste une simple possibilité jamais effective. Voilà pourquoi la compression de la signification se heurte *ab initio*. C'est peut-être pour cette raison qu'il est saisi de «désespoir interprétatif» –ceci avant la rencontre avec Ogotomméli lors de l'expédition de 1947– à cause de la méfiance viscérale qu'il entretient envers ses informateurs. Le problème n'est pas que certains sachent ceci ou cela alors que d'autres non –en dé-

pendance de leur caste, âge, activité ou leur village d'origine–, que les tabous soient différents selon les personnes, ou qu'une famille connaisse mal le totem d'une autre... Ce sont bien des difficultés qui peuvent être résolues grâce aux entretiens croisés, ou bien grâce à des réunions où les rapports sont rédigés et les chercheurs de terrain contrastent leurs enquêtes, les vérifient, ou face aux contradictions, décident la voie à suivre. Le problème est que, de façon générale, les informateurs sont farouches, malveillants, mendiants et ne sont pas intéressés aux connaissances ethnographiques. À tel point que dans l'«Introduction méthodologique» il affirme que «le choix de l'informateur à interroger, et encore le jaugeage exact de celui qui suivant est imposé par les circonstances sont les problèmes délicats entre tous que le travailleur ait à résoudre».<sup>65</sup> De façon à ce que les entretiens avec les informateurs et les stratégies pour obtenir des informations qu'ils possèdent et qu'ils cachent, prennent la forme d'un constat de police dramatisé (avec un flic gentil et un flic méchant, le déplacement d'une salle d'interrogatoire à une autre afin de confondre les différents participants et obtenir une confession) ou bien celle d'une instruction judiciaire:

«L'examen tourne peu à peu à l'auscultation et celle-ci à la confession. Surpris d'entendre l'Européen faire allusion à des faits qu'il n'a pas décrits, qu'il a peut-être volontairement cachés, ignorant les dépositions faites par ces camarades... inquiet sur les conséquences d'un mensonge inutile, rassuré par ailleurs en conscience, puisqu'il n'a plus l'impression de révéler mais bien de simplement confirmer, l'informateur donne le ban et l'arrière-ban de ses connaissances».<sup>66</sup>

63 / Malinowski, M., *Diario de campo en Melanesia*. (Trad. Alberto Cardín), Madrid, Júcar, 1989. (Traduction en Espagnol).

64 / Griaule, M., «Introduction Méthodologique», *Minotaure*, *op. cit.*, p. 10.

65 / *Ibidem*, p. 9.  
66 / *Ibidem*, p. 11.

On pourrait faire une utilisation de *L'Afrique fantôme* de Leiris analogue à celle qui a rendue possible la publication de Malinowski *A Diary in the Strict Sense of the Term*. Bien sûr, il s'agit d'une utilisation qui n'épuise pas son sens, mais qui permet de percevoir les déterminations sociales et politiques des postulats théoriques et, par conséquent, ses limites. Il y a de nombreux passages où Leiris se montre troublé. Parfois, ce sont des difficultés empiriques et pratiques, parfois elles ont un caractère insurmontable. Dans la note du 26 octobre, parmi les Dogon, Leiris décrit un exemple de malentendu «qui perturbe de façon périodique les recherches dès lors qu'il fait appel à la traduction». Après avoir demandé à son informateur des «traductions littérales et non approximatives», il emploie une comparaison; il prend des pierres et les aligne les unes derrière les autres, en faisant comprendre que chacune d'entre elles est un mot. Ensuite, il construit une autre ligne de pierres en établissant que chacune remplace un mot français. Il demande alors à ce que la phrase soit expliquée en remplaçant –tout comme il venait de le faire avec les pierres– chacun des mots dans la langue secrète qui constituait la phrase, par le mot Dogon correspondant, permettant ainsi à l'interprète de la traduire en français:

*«Ambibè Babadyi prend le premier caillou –qui correspondait au mot «homme»– et je crois qu'il a compris. Mais il prend un deuxième caillou... disant que c'est une «femme peule». Puis il trace une ligne sur la table avec son doigt, prend le premier caillou et le déplace le long de cette ligne imaginaire, expliquant que l' «homme» est en train de marcher sur la route. Tout mon beau plan s'effondre: une fois de plus, Ambibè a con-*

*du le mot avec la chose, le signe avec la chose signifiée... L'exemple concret que j'avais pris, croyant lui faire mieux comprendre, n'a réussi qu'à tout embrouiller, faire éclater aussi une double stupidité: celle d'Ambibè, incapable d'avoir une claire notion du langage en tant que tel; la mienne, capable d'avoir traité les mots d'une phrase comme des entités séparées».*<sup>67</sup>

Cependant, il s'agit là de difficultés qui ne sont pas insurmontables, qui peuvent être résolues à travers la traductologie, même si cela met en lumière le fait que la compréhension culturelle est complexe et sinieuse, pleine de méandres et qu'elle nécessite une longue et minutieuse étude. Ce qui est révélateur ce sont des cas d'un autre genre.<sup>68</sup> Par exemple, lors de son séjour chez les Kirdi du nord du Cameroun. De nouveau se produisent des malentendus, le possesseur d'un couteau de jet –qui au final sera acheté– refuse de le montrer pour qu'il soit photographié, parce qu'il a compris qu'il s'agissait, non pas d'une simple pantomime, mais de blesser réellement quelqu'un. Cependant, ce qui est vraiment remarquable est le manque de traducteurs intermédiaires et d'informateurs; ils ne se présentent pas aux rendez-vous, même s'ils avaient confirmé leur présence –après avoir visité une fête agitée dans la localité de Mora avec Lutten d'abord, puis avec Griaule– au campement près du poste du lieutenant détaché. Leiris note souvent au fil des jours qu'«il est vrai que nous manquons d'interprètes et que le travail s'annonce assez mal... Ne pouvant rien faire chez les Kirdi, Griaule s'en retourne vers les Mandara» (4 janvier 1932); mais le 13 Janvier à nouveau, «bien des difficultés, toujours, du côté des Kirdi, si intacts que très peu d'autres indigènes

connaissent leur langue et qu'il n'y a certainement pas d'interprète dans un rayon de 100 à 200 kilomètres». Cependant, le 14 Janvier, il note ce qu'il qualifie de «nouveau déboire», «le plus agaçant qui me soit advenu» suite aux informations confuses, capricieuses et erratiques de son informateur Dogon, Ambibè Badadyi, à Sangha. Pendant que Griaule interroge un enfant sur certains jouets, il apprend que là-bas aussi existent des «bull-roarer», «Qui plus est: l'usage de ce «bull-roarer» fait l'objet d'une initiation, et la sortie des initiés coïncide justement avec la fête à laquelle, avec Lutten d'abord, puis avec Griaule, j'ai assisté dans la montagne de Mora Kirdi, au moment où l'on buvait tant de *pipi*. Mes informateurs de là-bas, que j'avais interrogés sur la fête, ne m'avaient rien dit de cela. Tâchant de savoir par ailleurs s'il y avait une initiation, je n'avais rien obtenu par des questions directes».<sup>69</sup>

Il faut signaler que ce genre de difficultés pragmatiques sont dues à un contexte particulier où il n'est pas étonnant que les Kirdi se maintiennent éloignés et développent même des stratégies de camouflage verbal. Ainsi, toutes les notes ethnologiques de Leiris datant de ces journées-là sont mélangées à d'autres notes, ici et là, qui révèlent une structure coloniale et des relations de pouvoir qui empêche tout type de dialogue honnête avec une garantie de véracité. Les prisonniers se languissent de leur liberté car ils ne peuvent plus supporter la réclusion, «le classique moyen de répression contre les Kirdi est d'incendier leurs villages. Ils se sauvent comme ils peuvent et vont bâtir ailleurs» (11 janvier). En dînant avec le lieutenant, Griaule apprend que «des no-

67 / Leiris, M., *El África fantasmal*, op. cit., p. 186.

68 / Voir James Clifford, «Poder y diálogo en etnografía: la iniciación de Marcel Griaule», *Dilemas de la cultura*, op. cit., qui aborde la question de comment toute ethnographie implique une relation de pouvoir. Notre propos est celui d'aller au-delà et d'analyser la forme spécifique dans laquelle ces relations déterminent l'aspect onto-épistémologique de la méthode

ethnographique appliqué lors de la Mission Dakar-Djibouti. Par ailleurs, Clifford aborde ce qu'il appelle «la métaphore initiatique» du travail sur le terrain, faisant référence à Griaule et à une époque ultérieure par rapport à celle que nous traitons ici. 69 / Leiris, M., *El África fantasmal*, op. cit. p. 262.

tes très sévères ont été adressées aux chefs de postes par le ministère des Colonies pour qu'ils empêchent de photographier des cadavres ou prisonniers...» (10 janvier); «il y a quelques semaines le lieutenant (obligé de se défendre) en a tué un. À deux jours de marche à peine il y a des villages complètement insoumis». (5 janvier). En effet, lors de sa première prise de notes lors de la rencontre avec les Kirdi (2 janvier), Leiris raconte que Mouchet, alors qu'il collectait l'impôt en tant que fonctionnaire des Colonies, eut à tirer avec son fusil en riposte à une attaque de flèches empoisonnées; et il continue en disant que «des prisonniers, enchaînés trois par trois, à l'aide de lourds anneaux autour de leur cou, nous apportent l'eau de la toilette matinale. Il paraît que ces gens ont volé, se sont attaqués mutuellement de village en village. À Birni Koni, on nous avait montré l'endroit où venait d'être fusillé un homme...».<sup>70</sup>

Néanmoins, il y a quelque chose de surprenant dans ce journal. Leiris y extrait des conclusions d'ordre politique –d'ailleurs, on peut extraire dans ce texte des préoccupations au sujet de l'Europe, préoccupations également exprimées dans les lettres qu'il écrit à Zette.<sup>71</sup> Cependant, Leiris ne semble pas mettre en rapport ces relations de pouvoir avec les difficultés qu'il rencontre pour réaliser ses recherches. Ainsi, par exemple, dans un accès de colère, le 9 janvier: «Et quelle envie de tout casser en rentrant...! Il est dommage que les colonisés ne soient pas un peu plus forts pour donner, à leur manière, une leçon! –et comme s'il était Lord Jim, attitude qu'il abandonnera ensuite, il affirme: «Je ne conçois pas d'activité plus grandiose que de se mettre à leur tête si,

toutefois, ils voulaient l'accepter...».<sup>72</sup> Mais seulement, par moments, il y a une référence directe d'une question (les relations politiques de domination) à l'autre (les difficultés d'obtenir des informations ethnographiquement fiables de la part des informateurs). C'est le cas d'une note prise lors de son séjour à Sanga et la Falaise de Bandiagara, où le nombre de tromperies et de malentendus ne fait qu'augmenter: «Hypocrite Européen tout sucre et tout miel, hypocrite Dogon qui s'aplatit tant parce qu'il est le plus faible –et qu'il est d'ailleurs habitué aux touristes–; ce n'est pas la boisson fermentée échangée qui nous rapprochera davantage. Le seul lien qu'il y ait entre nous, c'est une commune fausset».<sup>73</sup>

Griaule qualifie les procédés d'interrogation des informateurs de «maïeutique». Cependant, la maïeutique, mot socratique par excellence, suppose la sincérité et la véracité (*truthfulness*, en anglais) comme la condition transcendantale de possibilité pour ceux qui cherchent à découvrir la vérité à partir d'un dialogue. Justement, cette posture, cette intention d'être honnête et véridique au moment de l'échange oral vient à manquer, mais il ne peut en être autrement. Le lien qui unit l'ethnographe à l'informateur n'est pas celui de la véracité, mais celui de la simulation, du mensonge. L'ethnographe, comme dirait Griaule, une fois que l'informateur est assis sur un banc, expose sous les yeux de ce dernier «la plus belle collection de masques que ne possède aucun musée»: «... camarade affable... ami distant, étranger sévère, père compatissant, mécène intéressé, commerçant payant une à une les révélations, auditeur apparemment distrait... ami complaisant vivement attiré

par les récits des ennuis familiaux les plus insipides...». Pouvoir commenter cette «maïeutique» ou les «dédales de cette enquête» serait, selon Griaule, comme écrire un traité d'ethnographie active ou bien «l'art d'être sage-femme ou juge d'instruction».<sup>74</sup> Bien évidemment, ce n'est pas la même chose d'être sage-femme ou juge d'instruction. Cependant, aucun de ces deux rôles, ni tous les autres masques qui résument, ne suppose un acte sincère, ni une attitude véridique. En ce qui concerne l'indigène, c'est la même chose. Il est méfiant à l'égard de l'ethnologue dont il ne comprend pas les intentions, ou s'il les comprend, il ne les partage pas; en tout cas, il le voit comme un supérieur hiérarchique appuyé par des autorités coloniales et militaires qui utilisent des pratiques disciplinaires ouvertement répressives et violentes. Il n'est donc pas étonnant qu'il se défile, sème la discorde, essaye de se faire de l'argent en vendant des informations ou des connaissances qu'il ne possède pas, se cache de ses proches par peur d'être vu comme un collaborationniste ou un mouchard de ceux qu'ils considèrent une expression occasionnelle de l'autorité en place; une autorité qui applique des lois qu'ils ne comprennent pas, qui collecte l'impôt et les envoie travailler à la construction des chemins de fer et dans les plantations.<sup>75</sup>

En ce qui concerne la collecte d'objets, il faut noter quelque chose d'assez ironique. Si nous appliquions une fois de plus le principe que Griaule répète au début de son «Introduction méthodologique» à nos sociétés, ou du moins à la France des années 1930 –«...théoriquement, il serait possible de parvenir à la connaissance d'une société

70 / *Ibidem*, p. 247.

71 / 16 janvier 1932, «... et lis les radios. En Europe, tout semble aller de mal en pis. Cela sent la guerre mondiale. Je reviens écaeuré. Quelle tristesse! Mourir vingt fois pour une chose qu'on aime, plutôt que pâtir le moins du monde pour une telle stupidité! Vraii! je ne suis pas un patriote... Cela me dégoûte que de telles histoires m'obligent à penser à mon foutu

pays»; plus tôt, le 4 novembre 1931, «Lettre de K[ahnweiler], m'apprenant que le Congrès de Kharkov a formellement condamné la dissidence surréaliste». *Ibidem*, p. 264 et 194 respectivement.

72 / *Ibidem*, p. 258.

73 / *Ibidem*, p. 168.

74 / Griaule, M., «Introduction méthodologique», *op. cit.*, p. 10.

75 / 17 septembre 1931 «Forte colère contre un homme qui vient vendre des grigris et qui, lorsque je lui demande quelles sont les formules magiques qu'il faut prononcer pour s'en servir, me donne, chaque fois que je lui fait répéter pour annoter une de ces formules, une version différente, et, à chaque fois que je lui fait traduire, une autre version encore...». Leiris, M., *El África Fantasmal*, *op. cit.*, p. 154.

en fondant l'observation sur *tout ce qu'elle a créé ou utilise en l'entourant d'un maximum de documentation*— nous obtiendrions des conclusions peu encourageantes. Encore une fois, l'inclassable livre de Leiris abonde de descriptions de cas où la collecte n'est pas précisément propice à la récolte de documents comme le soutient la théorie de Griaule. 18 septembre, ils reçoivent un télégramme du gouverneur par le biais de l'administrateur, priant de lui remettre un masque «réquisitionné» à San, que le propriétaire réclame; 28 septembre, ils essaient d'acheter des serrures, mais «les gens protestent et reviennent sur le marché conclu: d'un geste de colère, Griaule brise un *wasamba* qu'il a payé et fait dire qu'il maudit le village...» Mais peut-être l'épisode le plus fameux et commenté est-il celui des deux objets des plus connus du Musée du Trocadéro (et aujourd'hui, après son passage par le Musée de l'Homme, au Quai Branly): le masque *Kono* et le «cochon de lait», pris à Kemeny et Dyabougou, dans le cercle de San, région de Ségou.

Le 6 septembre 1931, Griaule et Leiris localisent la case du *kono*. Après avoir pris une photo, ils entrent. Dedans, ils découvrent une grande calebasse remplie d'objets très différents, parmi lesquels il y a des flûtes fabriquées à partir de différents matériaux. Griaule en cache deux dans ses bottes. Du côté gauche, accroché au plafond, entouré d'une multitude de calebasse, il y a un paquet recouvert de plumes d'oiseaux différents qui contient un masque. Après être sortis de l'enceinte, ils entament une longue discussion sur le choix du sacrificateur qui doit procéder au sacrifice nécessaire pour pouvoir entrer dans

le lieu qui vient d'être profanée. Toute la description de Leiris met l'accent sur l'échange entre le chef du *kono* et l'interprète au sujet des animaux qu'il faut sacrifier, de leur achat, de la personne qui doit les sacrifier —car les autochtones s'y refusent— et du nombre de personnes qui ont le droit d'entrer. Le texte de Leiris décrit les différentes étapes du marchandage, tromperie et confusion des responsables du *kono* et des villageois qui assistent à la scène. Convaincus qu'ils se moquent d'eux, Griaule envoie dire au chef du village qu'il faut, sous peine de représailles, leur livrer le *kono* en échange de 10 francs.

*«Sous peine que la police soi-disant cachée dans le camion prenne le chef et les notables du village pour les conduire à San où ils s'expliqueraient devant l'administration. Affreux chantage! ... Le chef du village est écrasé. Le chef du kono a déclaré que, dans de telles conditions, nous pourrions emporter le fétiche. Mais quelques hommes restés avec nous ont l'air à tel point horrifié que la vapeur du sacrilège commence à nous monter réellement à la tête... Griaule et moi demandons que les hommes aillent chercher le kono. Tout le monde refusant, nous y allons nous-mêmes, emballons l'objet saint dans la bâche et sortons comme des voleurs, cependant que le chef affolé, s'enfuit... Nous traversons le village, devenu complètement désert et, dans un silence de mort, nous arrivons aux véhicules. Les hommes sont rassemblés à quelque distance... l'un d'eux part en courant vers les champs et fait filer en tout hâte un groupe de garçons et de filles qui arrivaient à ce moment. Ils disparaissent dans le maïs... cette fillette aperçue tout à l'heure... a fait demi-tour, maintenant sa calebasse sur sa tête en pleurant. Les 10 francs sont donnés au chef et nous partons en hâte, au mi-*

*lieu de l'ébahissement général et parés d'une auréole de démons ou de salauds particulièrement puissants et osés... nous déballons notre butin: c'est un énorme masque à forme vaguement animale, malheureusement détérioré, mais entièrement recouvert d'une croûte de sang coagulé qui lui confère la majesté que le sang confère à toute choses».*<sup>76</sup>

Le lendemain, le 7 septembre, avant d'abandonner Dyabougou, où ils avaient inspecté le butin pris à Kemeny, ils visitent le petit village et volent un deuxième *kono*. Leiris affirme qu'en gardant à l'esprit le scandale de la veille, il perçoit «avec plus d'acuité l'énormité de ce que nous commettons». Dans ce cas-là, c'est Lutten qui détache le masque du costume garni de plumes, il l'emballage avec l'aide de Leiris dans une toile et prend (à la demande de Leiris) «une sorte de cochon de lait, toujours en nougat brun (en fait, du sang coagulé) qui pèse au moins 15 kilos et que j'emballage avec le masque».<sup>77</sup> De nouveau, ils partent à toute vitesse et abandonnent le village en voiture en roulant à travers les champs, après avoir donné vingt francs au chef du village qui les refusa. Au village suivant, ils repèrent une case du *kono* et, une fois montrée à Griaule, «le coup est décidé». Comme la fois précédente, ils annoncent au chef du village que «le commandant de la Mission nous a donné ordre de saisir le *kono* et que nous sommes prêts à verser une indemnité de 20 francs». Cette fois-ci, c'est Leiris qui se charge de l'opération et «pénètre dans le réduit sacré, le couteau de chasse de Lutten à la main, afin de couper les liens du masque. Deux hommes —«à vrai dire nullement menaçants»— vont derrière lui et, dit-il— «je constate au bout d'un certain temps avec

76 / *Ibidem*, pp. 133-134.

77 / *Ibidem*, p. 135.

stupeur puis dégoût, qu'on se sent tout de même joliment sûr de soi lorsqu'on est un Blanc et qu'on tient un couteau dans la main...».78 Le 9 septembre, Leiris note que Griaule et lui regrettent que dans la région Baoulé il n'y ait plus de *kono*, «mais pas pour les mêmes raisons; quant à moi, ce qui me fait avancer, c'est l'idée de profanation».79 Paradoxalement, c'est Griaule, selon les notes du jour, qui dit à un autochtone, Mamadou Keita, qu'il voudrait faire de lui un grand ethnographe.

Tellement de souci théorique pour entourer les objets de toute l'information possible, d'effectuer une observation plurielle et transversale, de soin pour que chaque chercheur «puisse étendre le filet de ses informations jusqu'à toucher les filets voisins»,80 mais il oublie l'essentiel! L'essentiel c'est le réseau complexe des pratiques politiques et sociales qui transformeront l'objet de culte en objet ethnographique, en grande partie silencieux, qui habitera de façon déracinée un musée. On se souvient d'Adorno: musée, mausolée.

Cependant, il n'en est pas moins vrai que la Mission Dakar-Djibouti donna lieu ultérieurement à un programme de recherche ethnologique qui ne se développa pas sur cette base propre de la traversée, non sans épique, de Dakar à Djibouti au début des années 1930.81 Entre le retour de la Mission et le début de la Deuxième Guerre Mondiale, Marcel Griaule dirigea encore trois expéditions en Afrique: la Mission Sahara-Soudan (1935), la Mission Sahara-Cameroun (1936-37) et la Mission Niger-Lac Iro (1938-39). Certains chercheurs de la Mission Dakar-Djibouti y participèrent. Ce fut le cas d'Éric Lutten, de l'inconditionnel Mar-

cel Larget, d'André Schaeffner et de Déborah Lifshitz qui firent partie de la Mission Sahara-Soudan.82 D'autre part, de nouveaux chercheurs, dont certains sont devenus de grands noms de l'ethnologie africaniste française, intégrèrent l'équipe: Solange de Ganay (Mission Sahara-Cameroun, Mission Niger-Lac Iro), Denis Paulme (Mission Sahara-Cameroun), Jean-Paul Lebeuf (Mission Sahara-Cameroun, Mission Niger-Lac Iro) et Germaine Dieterlen (Mission Sahara-Cameroun, Mission Niger-Lac Iro). Bien qu'interrompues à cause de la guerre, les recherches ethnologiques se centrèrent progressivement sur les Dogon de la falaise de Bandiagara. En 1946, les révélations d'un chasseur Dogon aveugle, Ogotomméli, vont changer radicalement la façon de penser le discours ethnographique-ethnologique. Si d'abord, on avait compris l'objet comme témoin du «fait social», à partir de 1946 les recherches de Griaule et de son équipe se centrent sur l'étude des mythologies et des représentations symboliques africaines. Ogotemméli, selon Griaule, dans la préface de ce qui est sans doute son œuvre la plus connue, *Dieu d'eau*, lui révéla que «ces hommes vivent dans une cosmogonie, une métaphysique, une religion qui les mettent au même niveau que des peuples antiques et que la christologie elle-même étudierait avec profit».83 Le vieux Dogon, après avoir vécu pendant quinze ans avec l'ethnologue français, comprit «l'intérêt des études ethnologiques des Blancs», et décida d'initier le chef de l'expédition Dakar-Djibouti à cette connaissance ésotérique. C'est pour cela que l'un des buts principaux du livre *Dieux d'eau* est de rendre hommage «au premier Noir de la Fédération Occidentale qui a révélé au

monde Blanc une cosmogonie aussi riche que celle d'Hésiode, poète d'un monde mort, et une métaphysique offrant l'avantage de se projeter en mille rites et gestes sur une scène où se meut une multitude d'hommes vivants».84 Pendant les dix dernières années avant sa mort il réalisa des recherches à propos des sources des systèmes symboliques et de la tradition orale du peuple Dogon. Tout au long de ces dernières années Griaule fut toujours accompagné de ses collègues de travail, Solange de Ganay (en 1946 et 1948), Germaine Dieterlen (qui participe à presque toutes les missions) et de sa fille aînée (en 1946 et 1954), la très célèbre ethnologue Geneviève Calame-Griaule, auteur d'œuvres majeures, tels qu'*Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon* (1965), que nous remercions vivement pour sa généreuse collaboration à ce projet dont le but ultime est, sans nul doute, de rendre hommage à ceux qui eurent le courage de traverser l'Afrique, motivés par la conviction que la connaissance de l'autre est avant tout la condition essentielle pour la connaissance de soi. ■

78 / *Ibidem*.

79 / *Ibidem*.

80 / Griaule, M., «Introduction méthodologique», *op. cit.*, p. 9.

81 / En Espagne, l'ethnographie française sur les Dogon a fait l'objet d'une étude monographique. Voir Fernando Giobellina Brumana. *Soñando con los dogon. En los orígenes de la etnografía francesa*. CSIC: Madrid. 2005.

82 / Dans le cas de Déborah Lifschitz et Denise Paulme, il faut signaler qu'elle participèrent à la Mission Sahara-Soudan afin de poursuivre leurs propres recherches, à différence des autres membres cités et aux nouveaux arrivés, Roger Murlan (cinéaste), Solange de Ganay (ethnographe) et Hélène Gordon (journaliste), qui travaillèrent avec Griaule pendant cette expédition.

83 / Griaule, M., *Dios del agua*, Ed. Altafulla, Barcelona, 2000, p. 10.

84 / Griaule, M., *Dios del agua*, *op. cit.*, p. 10.

LA MISIÓN ETNOGRÁFICA  
Y LINGÜÍSTICA  
**DAKAR-DJIBOUTI**  
Y EL FANTASMA DE ÁFRICA

1931

1933

## INSTITUCIONES ORGANIZADORAS

DIPUTACIÓN DE VALENCIA  
PRESIDENTE  
Alfonso Rus Terol

DIPUTADO DE CULTURA  
Salvador Enguix Morant

MuVIM  
DIRECTOR  
Romà de la Calle

UNIVERSITAT DE VALÈNCIA  
RECTOR  
Francisco Tomás Vert

CAJA MEDITERRÁNEO  
PRESIDENTE  
Vicente Sala Belló

## INSTITUCIONES COLABORADORAS

MUSÉE DU QUAI BRANLY  
PRESIDENTE  
Stéphane Martin

ARCHIVES NATIONALES D'OUTRE-MER  
DIRECTORA  
Martine Cornède

INSTITUT FRANÇAIS DE VALENCIA  
DIRECTOR  
Pascal Letellier

BIBLIOTHÈQUE ÉRIC-DE-DAMPIERRE,  
LABORATOIRE D'ETNOLOGIE ET DE LA SOCIOLOGIE  
COMPARATIVE. UNIVERSITÉ DE PARIS OUEST  
NANTERRE LA DÉFENSE - FRANCE  
DIRECTORA  
Marie-Dominique Mouton

Esta publicación se ha realizado con ocasión de la exposición «La Misión Dakar-Djibouti (1931-1933) y el Fantasma de África», comisariada por Nicolás Sánchez Durá y Hasan G. López Sanz, en el Museu Valencià de la Il·lustració i de la Modernitat (MuVIM) del 27 de febrero al 10 de mayo de 2009.

Ce livre a pour origine l'exposition «La Mission Dakar-Djibouti et le fantôme de l'Afrique», des commissaires Nicolás Sánchez Durá y Hasan G. López Sanz, réalisée au «Muséu Valencià de la Il·lustració i de la Modernitat (MuVIM)» du 27 février au 10 mai 2009.

## CRÉDITOS PUBLICACIÓN

Edición literaria y selección de imágenes  
Nicolás Sánchez Durá  
Hasan G. López Sanz

Textos  
Nicolás Sánchez Durá  
Hasan G. López Sanz  
Hélène Joubert  
Jean Jamin  
Marcel Griaule  
Genèvieve Calame-Griaule

Diseño  
Rafael Ramírez

Maquetación  
Antonio J. Ballester Sanz

Coordinación MuVIM  
Carlos Pérez  
María José Hueso

Coordinación Universitat de València  
Lluís Miró

Traducción  
Beatriz González Morillas  
Eva Montero Sánchez  
Hasan G. López Sanz  
Institut Français de Valencia

Imágenes  
Archives Nationales d'Outre-Mer, France.  
Bibliothèque centrale du Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris  
Bibliothèque Éric-De-Dampierre, MAE, Université de Paris Ouest Nanterre La Défense - France  
Bibliothèque Forney, Paris  
Bibliothèque L'Heure Joyeuse, Paris  
Chancellerie des Universités de Paris, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, Paris  
Musée du quai Branly, Foto Scala, Florencia.  
MNCARS, Biblioteca  
Pierre Moos  
Rafael de Luis

Impresión  
LAIMPRESA CG

ISBN: 978-84-370-7370-5  
Depósito legal: V-656-2009

© de los textos: los autores y sus derechohabientes  
© de las imágenes: los autores y sus derechohabientes  
© de la edición: Universitat de València

## AGRADECIMIENTOS

Alain Weill  
Alfred Pacquement (Centre Pompidou, Paris)  
Angèle Martin (Musée du quai Branly, Paris)  
Anne Baldassarri (Musée Picasso)  
Anne Marie Peatrik (Laboratoire d'Etnologie et de la Sociologie Comparative. Université de Paris Ouest Nanterre La Défense - France)  
Anne Marie Sauvage (Bibliothèque nationale de France)  
Antoni Furió (Universitat de València)  
Aurélien Gaborit (Musée du quai Branly, Paris)  
Beatriz González Morillas  
Bernard Dangauthier (Bibliothèque Forney, Paris)  
Bertrand-Pierre Galey (Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris)  
Carine Peltier (Musée du quai Branly, Paris)  
Christine Barthe (Musée du quai Branly, Paris)  
Clara Ben-Loulou (Musée du quai Branly, Paris)  
Emmanuel Garrigues (Université Paris 7 - Denis Diderot)  
Eva Montero Sánchez  
Evelyne Cohen (Musée Picasso)  
Fatima EL HOURD (Chancellerie des Universités de Paris. Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Paris)  
Florent Jakubowicz (Bibliothèque centrale MNHN, Paris)  
Françoise Lévêque (Bibliothèque L'Heure Joyeuse, Paris)  
Frédéric Casiot (Bibliothèque Forney, Ville de Paris)  
Geneviève Calame-Griaule  
Gérard Lévy  
Marie-Dominique Mouton (Bibliothèque Éric-de-Dampierre, MAE, Université de Paris Ouest Nanterre La Défense - France)  
Hélène Joubert (Musée du quai Branly, Paris)  
Hélène Juan (Bibliothèque centrale MNHN, Paris)  
Jean Jamin (Collège de France, Paris)  
Jean-Paul Chadourne (Service Commun de la Documentation de L'Université Lille 3 Charles de Gaulle)  
Manuel Borja-Villel (MNCARS)  
Marie-Claire Achard Saudray  
Marie-Hélène Degroise (Archives Nationales d'Outre-Mer, France)  
Marie-Paul Blasini (Archives Nationales d'Outre-Mer, France)  
Martine Cornède (Archives Nationales d'Outre-Mer, France)  
Michèle Noret  
Michelle Lenoir (Bibliothèque centrale MNHN, Paris)  
Pascal Letellier (Institut Français de Valencia)  
Pascual Masiá  
Pierre Moos  
Ricardo Meneu  
Sabine Coron (Chancellerie des Universités de Paris. Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet)  
Sara Frioux-Salgas (Musée du quai Branly, Paris)  
Silvia Sánchez  
Stéphane Martin (Musée du quai Branly, Paris)  
Stéphane Segreto (Institut Français de Valencia)  
Thierry Dewynck (Bibliothèque Forney, Ville de Paris)  
Vicent Botella (Caja Mediterráneo)  
Viviane Ezratty (Bibliothèque L'Heure Joyeuse, Paris)  
Yves Lefur (Musée du quai Branly, Paris)

11. Nicolás Sánchez Durá /  
Hasan G. López Sanz  
*La Misión Etnográfica y Lingüística  
Dakar-Djibouti (1931-1933) y el fantasma  
de África*
95. *La Misión Etnográfica y Lingüística  
Dakar-Djibouti (1931-1933) Autorretrato*
145. Jean Jamin  
*De Dakar a Djibouti o el ataúd de  
Queequeg*
181. Hélène Joubert  
*La Misión Dakar-Djibouti: algunos  
grandes momentos de la colecta  
etnográfica a través de la colección del  
Museo del Quai Branly*
203. Geneviève Calame-Griaule  
*El tiempo de la ausencia*
221. Marcel Griaule  
*Objetivos y método de la próxima Misión  
Dakar-Djibouti*
237. Traducción al francés

A  
LA MÉMOIRE  
DE  
JOSEPH CONRAD